



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

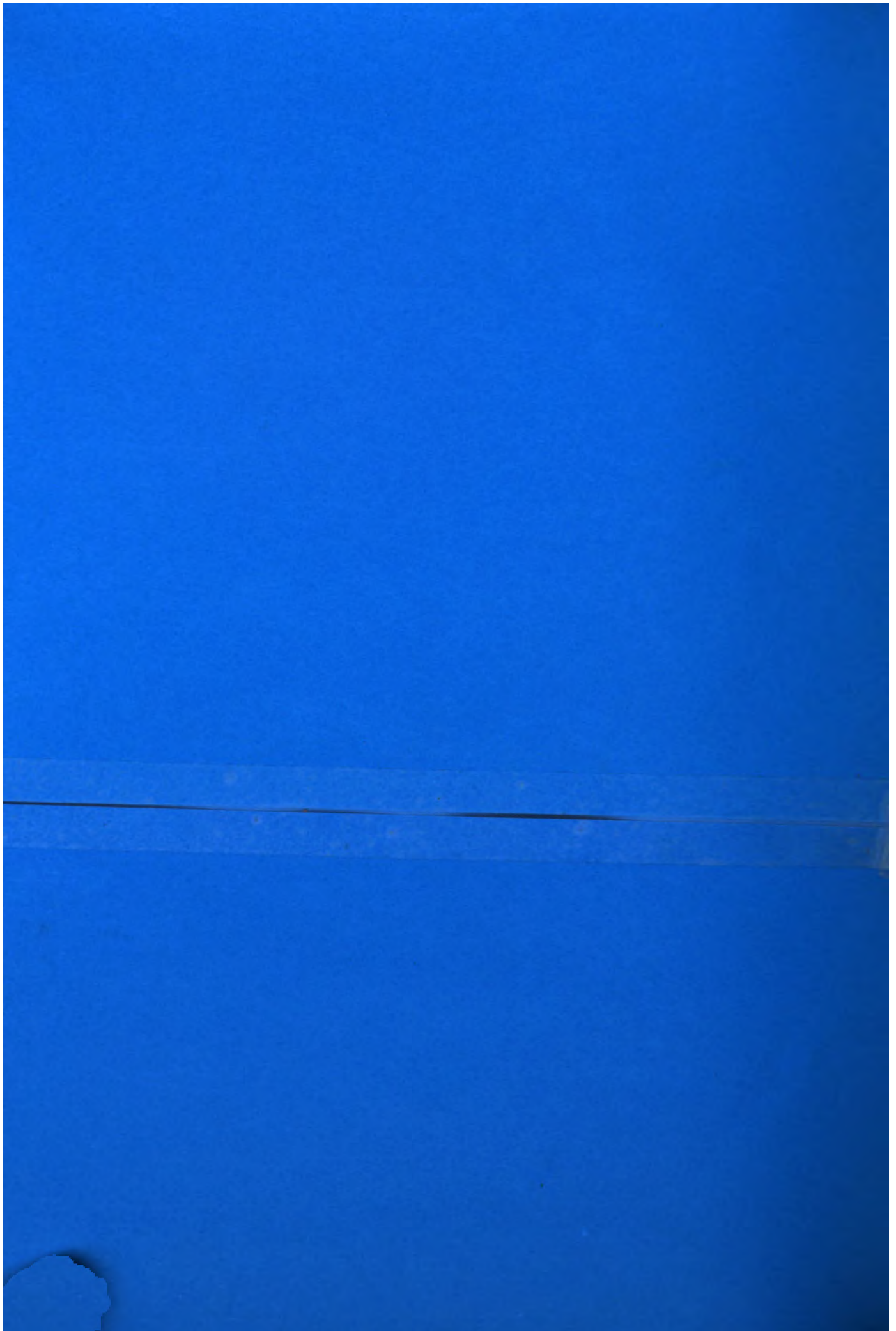
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



4

L'ILLUSTRATION

THÉÂTRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉÂTRES DE PARIS

THEATRE DU VAUDEVILLE
Bureaux à 8 h 1/2 | Aujourd'hui **MERCREDI 15 Mars 1911** | Rideau à 9 heures

Représentation de
M. LUCIEN GUITRY
Paris

M^{lle} HENRIETTE ROGERS
Madame Châtel

M^r GRUMBACH
(Du Théâtre National de l'Odéon) Madame Paris

PREMIERE REPRESENTATION
LE
TRIBUN

Pièce en TROIS actes, de **M PAUL BOURGET**
Droits de MM. ANABLE et COCCARD - Améliorations de la Maison REIGER - Liège et Bédoux de la Grande Maison de Elan -
Offertes de la Maison Robert LINDELIN - Brest de la Maison FIBERALT

M. LERAND Doyen	M. JOFFRE Madame-Javille
M. JEAN DAX Mayer	M. MOSNIER (début) Châtel
M^{lle} ELLEN-ANDRÉE Anna	
M^r TERKA LYON Madame Guet	M. BARON Fils
M. MAURICE LUGUET Fouquet	M. HENRY LAMOTHE (début) Louise Paris
M^{lle} MARCELLE THOMEREY (début) Madame Vincent	
M. VERTIN Jean	M. CHANOT Le Procureur
M. GUILTON Charles	

DIMANCHE PROCHAIN 19 MARS, à 2 h. 1/2
MATINÉE - Le Tribun
Le Bureau de Location est ouvert de 11 heures du matin à 11 heures du soir - Téléphone 105-03

Copyright by Paul Bourget, 1911.

Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — Abonnement annuel : FRANCE, 36 francs; ETRANGER, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9^e).

Le Tribun, au théâtre du Vaudeville.

Le jour même de la première représentation, M. Paul Bourget nous indiqua les raisons qui l'avaient déterminé dans le choix du problème exposé par sa pièce. On avait déjà imprimé un peu partout que *le Tribun* était de nouveau une étude sur l'idée de famille et que cette œuvre se rattachait à la série de « cliniques sociales », telles que *l'Etape*, *le Divorce*, *l'Echéance*, *l'Emigré*. Tout cela était exact :

« Plus j'ai observé notre époque — écrivit M. Paul Bourget dans le *Matin* — plus j'ai cru voir que toute une part des maux que nous souffrons venait de la méconnaissance de cette loi, formulée également par le catholique Bonald et par l'empirique Auguste Comte, par le romancier Balzac et par le naturaliste Hæckel : « L'unité sociale est la famille et non l'individu... » Si cette loi est vraie, essayer d'organiser la société en fonction de l'individu, c'est proprement aller contre la nature. L'homme possède ce dangereux pouvoir. Il peut penser faux et imposer son erreur aux faits, jusqu'au moment où ceux-ci prennent leur revanche. Ils la prennent toujours.

« Cette revanche des faits, comment ne pas la reconnaître quand on observe l'étonnant démenti donné par les résultats à l'effort le plus persévérant du parti qui se prétend, chez nous, le parti de l'avenir ? Je veux parler de ce rêve de développement individuel qui est le fond commun du programme révolutionnaire. Les droits de l'individu, le bonheur de l'individu, l'affranchissement de l'individu, — ces expressions viennent et reviennent infatigablement, chaque jour, depuis des années, à la tribune du Parlement et dans les conversations privées, au théâtre et dans la presse, dans les romans et dans les réunions publiques. Le culte de l'individu, tel est le dogme révolutionnaire par excellence, et la Déclaration des droits de l'homme en était déjà l'affirmation la plus nette. Il semblerait qu'un pays où se professe et se pratique une pareille doctrine dût abonder en individualités remarquables. Il se trouve que, tout au contraire, jamais les individualités puissantes n'ont été plus rares qu'aujourd'hui. C'est la plainte universelle, dans la politique comme dans les lettres. Le talent moyen est partout celui qu'un dressage adroit peut produire. Les personnalités fortes, ces hommes « dont chaque pouce est un homme », comme disait si heureusement Shakespeare, comptez-les ! Reportez-vous maintenant par la pensée à la fin du dix-huitième siècle. La génération qui est arrivée à l'action en 1789 a bien pu renier en esprit tous les principes d'après lesquels était construite la société dont elle sortait. Et cette société, avec ses droits d'aïnesse et ses substitutions, avec l'autorité qu'elle attribuait au père et tout l'ensemble de ses mœurs, était la mise en œuvre de l'idée la plus contraire à l'indivi-

dualisme. C'était réellement une société non pas d'individus, mais de familles. Or quel est le caractère surprenant de la tragique époque qui s'est écoulée entre 1789 et 1815 ? Une extraordinaire apparition d'individualités supérieures. Ne dites pas que ce sont les événements terribles qui en sont la cause. La guerre de 1870 et la Commune de 1871 ont été aussi des événements terribles, et qui n'ont mis au jour que des valeurs moyennes. Reconnaissons plutôt que, dans les sociétés fondées sur la famille, il s'opère une féconde et puissante élaboration d'énergie. Un travail de constant gaspillage et d'épuisement s'accomplit au contraire dans les sociétés fondées sur l'individu. Si bien que ces deux mots : *individualisme* et *individualité*, qui paraissent synonymes, peuvent être donnés comme deux termes contradictoires. Ils sont, pourrait-on dire, en raison inverse l'un de l'autre.

« Ces quelques réflexions suffisent pour montrer combien sont dangereuses un certain nombre des mesures qui figurent dans le programme politique des partis actuellement au pouvoir. Il est équitable de reconnaître que le problème ne se pose pas pour eux sous cette forme. La qualité du produit humain à créer ne les préoccupe point. S'ils considèrent l'héritage, ils n'y voient que l'iniquité qui attribue au fils d'un millionnaire des biens tout acquis et qu'il n'a pas mérités. S'ils considèrent le mariage indissoluble, ils n'y voient qu'un lien accablant pour l'homme ou la femme mal mariés et l'iniquité de leur sort. S'ils considèrent l'enseignement, ils n'y voient que l'inégalité des éducations et les diversités futures des opinions, du moment que les enfants auront été élevés d'après la fortune et les idées de leur père. Et ils s'essaient à corriger, à coups d'impôts, l'injustice des transmissions pécuniaires, à élargir le divorce en attendant l'union libre, à paralyser le contrôle des parents sur l'éducation. Le malheur est que ces mesures, si elles font une société d'apparence plus rationnelle, font aussi une société appauvrie, amaigrie, anémiée. La cellule vitale, la famille, dépérit. Nos gens ressemblent à des ingénieurs qui construiraient de rigides canaux de marbre pour l'écoulement d'une source, et qui, en fouillant le sol pour installer ces marbres, tariraient la source. Par quels moyens les arrêter dans leur redoutable besogne ? En leur en montrant les conséquences, et d'abord en les forçant à considérer le phénomène-famille dans sa réalité féconde et dans ses conditions. C'est à quoi toute une école, celle des traditionalistes par positivisme, s'applique depuis des années. Le signataire de ces lignes en est un modeste ouvrier. »

Un fait curieux à constater et qui prouve la place prépondérante que M. Paul Bourget a prise si rapide-

ment dans l'art dramatique contemporain. A propos de cette œuvre — conçue et composée d'ailleurs, directement, en pièce de théâtre — la plupart des critiques oublient de rappeler, comme ils ne manquaient pas de le faire d'abord, le souvenir du romancier qu'est M. Paul Bourget ; ils ne voient plus en lui que l'auteur dramatique.

M. Francis Chevassu déclare, dans le *Figaro*, que voilà, à son avis, la pièce la plus noble, la plus émouvante, et, comme on dit, la plus suggestive qu'ait encore écrite l'illustre auteur de *l'Emigré*, d'*Un Divorce* et de *la Barricade* :

« *Le Tribun* est, lui aussi, un drame d'idées. C'est un des caractères du talent de M. Paul Bourget que les personnages dont il trace avec un vigoureux relief les portraits sont, en même temps que des êtres vivants, des créations fortement représentatives de l'esprit public. L'artiste qui les a ajoutés « à l'état civil », selon l'expression de Balzac, leur confère, par surcroît, le soin d'exprimer d'une manière sensible les inquiétudes de l'âme nationale, formée par une longue tradition, en présence des réalités sociales telles que les organisent les réformateurs systématiques. Après avoir occupé notre imagination, ils continuent d'obséder notre intelligence ; ils la mettent en demeure de réfléchir, et leur rôle d'incitateurs spirituels est d'autant plus efficace que leurs figures se gravent plus profondément dans la pensée qu'ils présentent sous une forme concrète les problèmes auxquels ils nous demandent une solution. Cette portée singulière des œuvres de M. Paul Bourget engagea, bien à tort, selon moi, quelques critiques à dire de son théâtre, qu'il est un théâtre philosophique. Toutes les pièces, depuis la haute comédie jusqu'à l'humble vaudeville, sont philosophiques ; seulement, les auteurs ne le savent pas toujours. L'art de M. Paul Bourget est de choisir les crises essentielles où l'âme inquiète révèle, à son insu, son origine, sa culture et sa lointaine formation. On ne peut concevoir ses personnages sans les rattacher aussitôt à un groupe social ou à une hérédité définie. Ils confessent involontairement la dépendance de l'être humain à l'égard du présent et même du passé ; ils confirment, par les exemples, la remarque formulée jadis par l'auteur du *Disciple*, à propos de « l'étroite solidarité qui unit les intelligences et les sensibilités des générations successives. »

M. Adolphe Brisson fait remarquer, dans le *Temps* que, tandis que *la Barricade* était un drame de vie sociale et collective, *le Tribun*, comme *le Divorce*, est un drame de vie privée, une tragédie domestique :

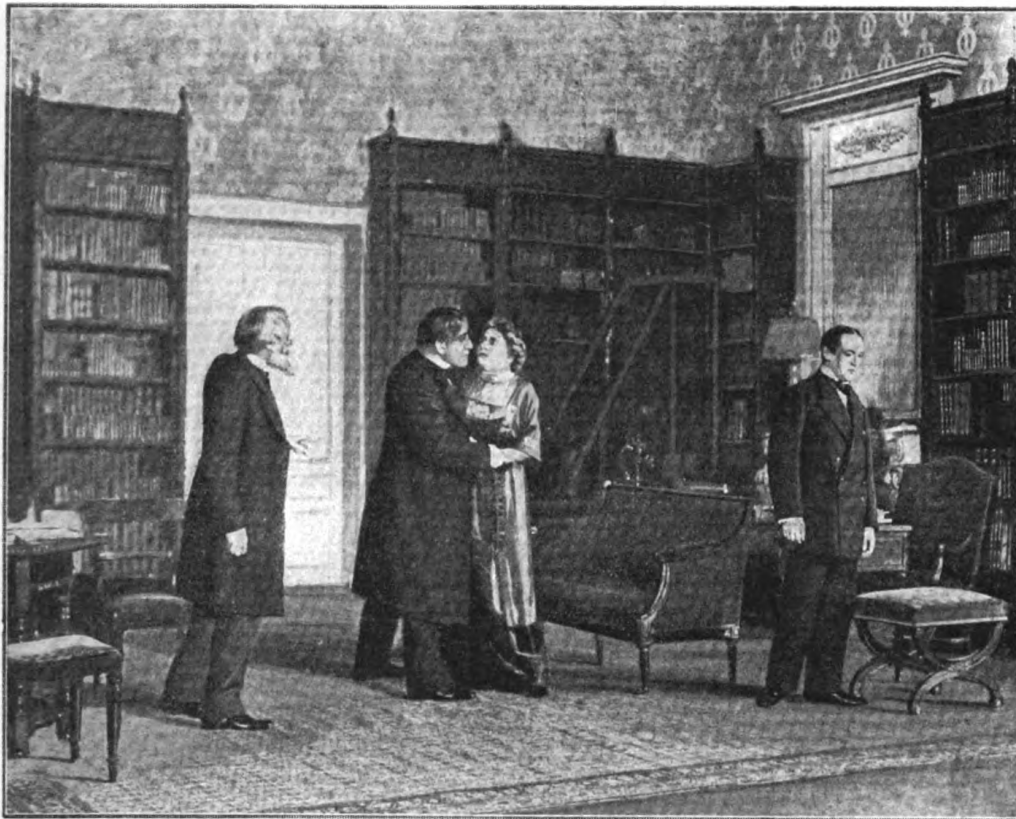
« Chacune de ses pièces renferme une discussion d'idées. M. Paul Bourget — c'est l'originalité et la noblesse

LE TRIBUN

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

PAUL BOURGET



Bourdalo.

Portal. Mme Portal.

Georges.

ACTE II. — SCÈNE XI. — Portal : « C'est chez moi, parmi ces objets témoins de toute une vie de labeur et de dévouement que s'est conclu l'infâme marché. »



Le Tribun a été représenté pour la première fois, le 15 mars 1911, au théâtre du Vaudeville.

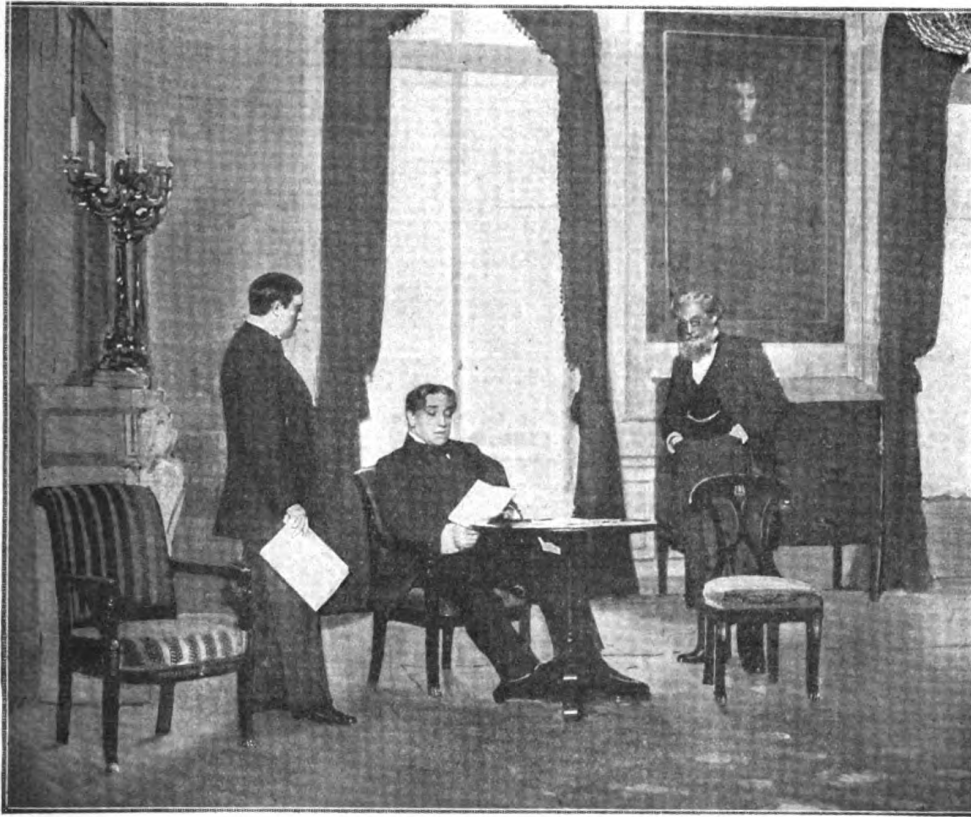
PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Paul Bourget, 1911.

PERSONNAGES

<i>Portal</i>	MM. L. GUITRY.
<i>Georges Portal</i>	H. LAMOTHE.
<i>Bourdelot</i>	LÉRAND.
<i>Moreau-Janville</i>	JOFFRE.
<i>Mayence</i>	J. DAX.
<i>Claudé</i>	MOSNIER.
<i>Brunel</i>	BARON fils.
<i>Saillard</i>	M. LUGUET.
<i>Justin</i>	VERTIN.
<i>Le Procureur</i>	CHANOT.
<i>Charlier</i>	GUILTON.
<i>M^{me} Claudé</i>	M ^{mes} H. ROGERS.
<i>M^{me} Portal</i>	GRUMBACH.
<i>Anna</i>	ELLEN-ANDRÉE.
<i>Amélie Binet</i>	TERKA LYON.
<i>Baronne Vincent</i>	THOMEREY.





Georges.

Portal.

Bourdelot.

SCÈNE VI. — Portal : « ... Dur! trop dur! trop cassant, beaucoup trop!... à refaire. »

LE TRIBUN

ACTE PREMIER

Dans le salon de Portal. Mobilier simple. Aspect sévère. Par la fenêtre, on voit des jardins et le dôme du Val-de-Grâce.

Scène première

LA BARONNE VINCENT, GEORGES

GEORGES. — Je vous assure, Mélanie, que mon père n'y est pas.

LA BARONNE. — Et moi je vous répète qu'il y est, Georges, et que c'est fou de sa part de ne pas me recevoir. Si je tiens à ce que Portal vienne chez moi en ce moment, ce n'est pas par vanité d'avoir à table un premier ministre. C'est que je suis sûre de lui être utile, en ce moment, j'y insiste. Je le réunirai à des gens qu'il n'aurait aucune occasion, aucune possibilité de rencontrer. Cette boutade de mon pauvre papa : « Les affaires d'Etat ne se règlent utilement qu'au café », veut dire quelque chose. Je le lui offre, ce café, ma maison. S'il promet de venir déjeuner chez moi jeudi, je verse cinquante mille francs... (Mouvement de Georges.) Oui, oui.

Je verse cinquante mille francs pour sa Maison du Peuple.

GEORGES. — C'est heureux qu'il ne vous entende pas. Vous venez de dire justement la parole la plus faite pour le brouiller avec vous davantage encore. Voyons, Mélanie, vous le connaissez pourtant, lui aussi. Il n'a pas changé depuis l'époque où votre père vous amenait ici passer les soirées avec nous. Il est président du Conseil, garde des Sceaux. Il pourrait habiter les splendides appartements de la place Vendôme, et il a conservé son logis du Val-de-Grâce. Il y demeurait quand il était professeur de philosophie à Louis-le-Grand. Il y est resté comme député. Il y est comme ministre. Il pourrait se faire voiturier par des automobiles de grandes marques, avec des chauffeurs à cocardes tricolores, et il roule dans les plus modestes taxis. Qui est-ce qui vous a ouvert la porte tout à l'heure? La vieille Anna ou son mari, le ménage de province qui vous sert depuis vingt-

cinq ans. Vous, vous avez un magnifique hôtel au Cours-la-Reine et cinq cent mille francs de rentes. Vous êtes devenue baronne. Jamais il ne déjeunera chez vous.

LA BARONNE. — Oui, oui. Je sais. C'est Anacharsis Clootz, Danton et Robespierre à la fois.

GEORGES. — C'est Claude Portal, tout simplement, un philosophe devenu tribun pour servir ses idées, et dont le socialisme n'est pas une simple étiquette électorale. N'insistez pas pour l'avoir.

LA BARONNE. — Je veux qu'il me le dise lui-même. Je vais l'attendre.

GEORGES. — Ne faites pas cela, Mélanie.

LA BARONNE. — Je le ferai.

GEORGES, après une hésitation. — Eh bien ! C'est vous qui m'y aurez forcé. Quand on vous a annoncée tout à l'heure, c'est vrai, il était ici avec Saillard, le ministre des Postes. Il a passé dans son bureau. Il ne veut pas vous recevoir.

LA BARONNE. — Avec Saillard ? Qui venait lui offrir sa démission ? J'espère qu'il ne l'a pas acceptée. Ce n'est pas la peine de faire le discret avec moi, Georges. Il y a un complot que je connais, vous entendez, et la preuve, c'est que je savais cette démarche de Saillard. Elle est escomptée. Si Portal, lui, savait ce que j'ai fait pour la cause ! Il y a trois jours, j'étais à Venise. J'apprends par dépêche que le ministère va tomber. Je saute dans le train. Je cours de la gare chez Sandoz. « Qu'est-ce qu'il y a ? » — « Il y a que Delattre, Moreau-Janville et Mayence ont leur non-lieu, ou c'est tout comme. On n'a rien trouvé. Delattre va interpeller. La majorité ne pardonne pas à Portal cette instruction sur les fournitures de la marine. Il se brasse autour de cela une immense intrigue de couloirs. » — « Vous en êtes ? », lui dis-je. Il avoue : « Qu'est-ce que vous voulez ! Portal prétend nous mener à la cravache... » J'ai pensé tout de suite : il faut qu'ils se voient. Et j'ai organisé ce déjeuner pour jeudi, avec tous les chefs de groupes... Il m'en veut donc toujours autant de mon mariage ?

GEORGES. — Toujours autant.

LA BARONNE. — Mais puisque je ne l'ai fait que pour mettre toute cette fortune au service de la cause ? Puisque je n'ai pas cessé d'avoir toutes les idées de papa ? Quand on est la fille d'Armand Duplay et qu'on a été élevée par lui, on est socialiste pour la vie. C'est ce que je prouverai à Portal, malgré lui, puisqu'il ne veut ni m'entendre ni même me recevoir. Oui. Je le lui prouverai. Je sauverai le cabinet. Seulement, c'eût été plus sûr, s'il avait consenti à venir à ce déjeuner.

GEORGES. — N'insistez pas, c'est inutile.

LA BARONNE. — Je ne vous demande qu'une chose : que vous lui répétiez notre conversation, mot pour mot. Vous me le promettez ?

GEORGES. — Je vous le promets.

LA BARONNE. — Allons, au revoir, Georges. Embrassez votre mère pour moi... A moins qu'elle aussi... Ah ! ils sont durs !... Et ils ont bien tort ! Pas pour moi. Pour la cause. Voulez-vous regarder par la fenêtre si mon auto est revenue ?... Je croyais rester plus longtemps. Je l'ai envoyée porter une lettre.

GEORGES, ouvrant la fenêtre et regardant. — Une grosse limousine ? Capot rouge et valet de pied chamois ?

LA BARONNE. — Oui. (Elle pousse un soupir) Au revoir, mon petit Georges.

GEORGES. — Au revoir, Mélanie. J'aurais voulu vous recevoir autrement. Ce n'est pas ma faute. (Il la reconduit, rentre en scène et va à la porte de droite.) Elle est partie, papa.

Scène II

GEORGES, PORTAL, SAILLARD

PORTAL, entrant. — Tu me feras le plaisir de la consigner, chez la concierge, une fois pour toutes. Je ne veux pas que cette créature mette les pieds dans cette maison.

GEORGES. — Je le lui ai dit vingt fois.

PORTAL. — Une suffirait, si tu y avais mis le ton.

GEORGES. — Elle m'a connu enfant, et c'est une bonne femme, je t'assure.

PORTAL. — C'est une intrigante et une grue. Elle est notre honte, comme elle a été celle de son père. Pauvre Duplay ! Il est mort à temps.

GEORGES. — Elle n'a pourtant pas commis de crime, et, tout à l'heure encore, elle me disait...

PORTAL. — Qu'elle s'est fait épouser par un brigand de finance, devenu gâteaux, pour servir notre cause. Nous n'en voulons pas de ce malpropre argent, nous autres... Mais assez parlé de cette personne. Laisse-nous. (Georges sort.)

Scène III

PORTAL, SAILLARD

PORTAL. — Et, maintenant, à nous deux. Je n'accepte pas votre démission, mon cher Saillard. Votre présence dans le cabinet est nécessaire. Nous avons besoin de votre groupe. Il n'y a pas deux mois que nous sommes aux affaires et notre majorité est déjà terriblement taraulée.

SAILLARD. — J'en sais quelque chose. (Sortant de sa poche un journal qu'il froisse à moitié.) Cet immonde journal qui parle du départ de ma femme avec ce misérable, il est à Sandoz qui votait avec nous. Il a donc renoué avec Delattre.

PORTAL. — Mais oui. C'est un coup monté. Et par qui ? Par Delattre. Son calcul est simple : je vous fais venir, je vous demande votre démission à cause du scandale. Il faut vous remplacer. J'ai déjà la présidence du conseil et les Sceaux. Je ne peux pas y joindre les Postes. Vingt candidats surgissent. J'en choisis un. Les dix-neuf mécontents, avec vous et vos amis, voyez ce que ça fait. A la première occasion le cabinet est par terre, et nos successeurs sont bien forcés de passer au bleu la concussion Delattre, pour avoir son groupe. Nous nous en fichons, nous, de son groupe. Nous nous en fichons, nous de Delattre et de ses mamelucks. Nous l'avons prouvé en déposant cette demande en autorisations de poursuites contre lui. Il faut qu'elle aboutisse. Il faut que ce monsieur nous dise les marchés qu'il a passés quand il était président du Conseil et qu'il avait la Marine. Nous tombés, c'est l'étouffement, le non-lieu immédiat, et une honte de plus sur le régime. Vous me direz qu'il n'en est plus à les compter. Oui, la République bourgeoise. Pas la nôtre. Si le premier cabinet, résolument socialiste, fait banqueroute à ses engagements dès le premier jour, où allons-nous ? Saillard, vous voyez bien que vous devez rester. Vous le devez à notre cause.

SAILLARD. — Je me suis dit tout cela, Portal. Mais il n'y a pas que la cause. Il y a l'homme. Il y a que j'ai de l'orgueil. Il y a que cette boue rejaillit sur moi. Je n'ose plus ouvrir un journal par épouvante d'y trouver une allusion à cette déshonorante histoire.

PORTAL. — Vous avez peur des journaux? Nous avons le moyen de les faire taire.

SAILLARD. — Pas tous.

PORTAL. — Quand la presse n'est pas vénale, elle est passionnée, donc partielle, donc injuste. Et ses attaques ne comptent pas. De vous à moi, une question, mais, là, brutale: aimez-vous votre femme?

SAILLARD. — Je l'ai aimée. Mais c'est bien fini.

PORTAL. — Alors, qu'est-ce que ça vous fait? Parce que, pour lever le pied, elle a choisi un cabot, vous auriez préféré un duc? Un vieux démocrate comme vous, c'eût été affreux... Pardon, mon cher ami, si je vous fais mal. Je suis le chirurgien et je vous opère. Vous ne vous en irez pas. Il ne s'agit pas seulement de la stabilité de notre ministère et de mon amitié pour vous. Il s'agit de l'Idée.

SAILLARD. — Je ne vois pas en quoi...

PORTAL. — En quoi? Oui ou non? Sommes-nous des révolutionnaires? Voulons-nous édifier? Il faut d'abord démolir. Oui ou non, nous séparons-nous de l'ancien monde en affirmant que l'unité sociale c'est l'individu et non pas la famille? Si oui, est-ce qu'un mari, dans notre thèse, est responsable de sa femme? Evidemment non. Pas plus qu'un père n'est responsable de son fils et un fils responsable de son père.

SAILLARD. — Vous en parlez bien à votre aise! Votre femme est une merveille de dévouement. Votre fils, c'est votre bras droit. La preuve: il était votre secrétaire, vous en avez fait votre chef de cabinet. Je voudrais bien voir...

PORTAL. — Que l'un des deux commît une action que je jugerais condamnable. Vous me verriez les exécuter comme je vous demande d'exécuter M^{me} Saillard. Je ne les connaîtrais plus!... Comment? Notre ministère a trois grandes lois dans son programme: l'élargissement du divorce jusqu'à ne plus faire du mariage qu'un contrat de louage en attendant l'union libre, la suppression radicale du contrôle des parents en matière d'éducation, la suppression de l'héritage ou presque... Que signifie ce projet draconien que j'ai déposé sur les successions, auquel vous avez collaboré? Autant d'anneaux rompus dans cette chaîne de fer qui liait l'époux et l'épouse, le père, la mère et l'enfant. Et parce que votre femme vous quitte, vous parlez de boue qui rejaillit, d'histoire déshonorante?... Quelle boue? Quelle histoire déshonorante?... Mais ayons donc le courage de regarder bien en face notre programme: c'est la guerre déclarée à la famille. Pourquoi? Parce que la famille, je vous le répète, c'est tout l'ancien monde. Si le mari est responsable de sa femme, elle lui doit obéissance, et c'est le mariage d'autrefois. Si le père est responsable de son fils, c'est l'autorité paternelle reconnue, et, du même coup, le droit de l'élever à sa convenance, le droit de lui transmettre des acquisitions... Mais voyez donc où vous allez sur ce chemin-là. Toute l'iniquité de la société actuelle tient dans ce seul mot: la famille, toute!... Vous donnez aujourd'hui votre démission à cause de votre femme. Vous vous en reconnaissez donc solidaire. Je vois d'ici l'article que nos plus redoutables ennemis, les intel-

lectuels de la contre-révolution, écriront demain. Voulez-vous que je vous le fasse?... « La vérité traditionnelle est si intimement gravée dans la nature de l'homme que ses pires adversaires lui rendent hommage par leurs actes, dans toutes les crises où il ne s'agit plus de leurs sophismes, mais d'eux-mêmes. On a beau s'appeler Saillard, figurer dans un cabinet Portal, être parti en guerre contre le mariage, professer le dogme de l'union libre, celle qui porte votre nom vous trahit, et vous sentez peser sur vous la honte de sa faute. Ah! C'est que les paroles de l'Écriture sont éternellement justes: *Itaque, non sunt duo, sed una caro...* » Est-ce leur style? Eh bien, non, messieurs, vous n'aurez pas cette joie. Le camarade Saillard vit comme il pense. Il estime que toutes les erreurs sont individuelles. Il se moque de votre honneur bourgeois parce qu'il en a un autre: celui d'un ouvrier de justice qui travaille à la grande œuvre de l'émancipation humaine et qui ne lâchera son poste de combat que le jour où il aura commis une faute personnelle... Et il n'en commet pas!

SAILLARD. — Ah! mon cher Portal, que vous êtes bien nommé « le Tribun »! Etes-vous éloquent! L'êtes-vous... Tenez, vous m'avez remis d'aplomb... C'est vrai, je dois rester et je resterai... Mais ma lettre de démission?

PORTAL. — Nous allons la rattraper... Vous l'avez remise à votre secrétaire pour la porter à l'Élysée, ce qui est une incorrection, — entre parenthèse, mon ami. Vous deviez me la remettre à moi, le chef du cabinet... Mais passons... — en même temps que vous sortiez pour venir chez moi?

SAILLARD. — Oui.

PORTAL. — Pour peu que votre jeune homme ait traîné, il est encore en route. Vous avez une auto ep bas? (Geste de Saillard.) Nous allons. Si nous arrivons avant lui, nous l'attendons. Vous reprenez la lettre. Tout est dit. S'il l'a remise, nous voyons le Président. Nous lui expliquons que vous avez voulu me mettre en présence d'un fait accompli et que je vous ai retourné. (Il appelle.) Georges! — Et comme je ne veux pas que vous me claquiez dans la main...

SAILLARD. — Oh! à présent...

PORTAL. — Ta! Ta! Ta! Vous êtes un impulsif et un influençable. Je ne vous quitterai qu'après avoir déchiré moi-même ce papier. Et silence absolu sur votre démarche ici, n'est-ce pas? Ce serait trop que la bande à Delattre soupçonnât que vous avez tremblé une minute devant cette saleté. (Il repousse le journal de la main. Appelant de nouveau.) Georges!

Georges vient de l'autre pièce, tenant des papiers.

PORTAL. — Tu as fini tes lettres? Recopie-les sur la machine, que je n'aie plus qu'à les signer sans avoir à les refaire, surtout! Je les verrai à mon retour. J'attends Bourdelot. Tu lui diras que je rentre dans un quart d'heure... Vous venez, Saillard?

Saillard et Portal sortent.

Scène IV

GEORGES, puis M^{me} PORTAL, ANNA, JUSTIN,
et enfin BOURDELOT

Georges resté seul regarde un moment une des lettres et y fait une correction, debout, avec son stylographe, en haussant un peu les épaules. Entre M^{me} Portal, en costume de ville, accompagnée d'Anna et de Justin

qui portent des fleurs envoyées du Midi dans un panier d'osier. Pendant toute la scène, M^{me} Portal et les deux domestiques disposent ces fleurs dans des vases.

M^{me} PORTAL. — Tu es seul? J'entendais parler ton père?...

GEORGES. — Il est sorti avec Saillard.

M^{me} PORTAL. — Saillard était ici? Je regrette de ne l'avoir pas su. Il est venu à cause du départ de sa femme... Je l'aurais félicité d'être débarrassé de cette drôlesse.

GEORGES. — Le mot est dur, maman.

M^{me} PORTAL. — Il est encore trop doux pour cette vicieuse.

GEORGES. — Et si elle aime?

M^{me} PORTAL. — Allons donc! J'ai la prétention d'être ce qu'on appelle une très honnête femme, mon petit, et, en même temps, affranchie de tous les préjugés. J'ai le respect de la passion. Mais je ne la confonds pas avec le dévergondage.

GEORGES. — Parce que Pressoir est un comédien? C'est un très grand artiste. Et pourquoi M^{me} Saillard ne l'aimerait-elle pas d'un véritable amour? Elle quitte tout pour lui, remarque.

M^{me} PORTAL. — Mais ce qu'elle aime, c'est le débraillé des coulisses, la bohème dorée avec son tapage et son luxe. Pressoir gagne cent cinquante mille francs par an. C'est dix fois ce qu'avait son mari avant d'être ministre, dix fois ce qu'il aura demain quand il ne le sera plus. Une fille entretenue par un Pressoir, ce n'est pas une drôlesse? Il ne lui restera plus qu'à l'épouser comme notre ancienne amie Mélanie Duplay, ce bandit de Vincent... Va me chercher mes gants, Anna... Encore une qui a été perdue par le luxe. Ah! je bénis le sort de m'avoir fait grandir dans ce milieu universitaire, de vie si simple, les snobs diraient si médiocre! Les filles y apprennent à devenir ce que je suis, fière d'avoir été pour mon mari, une compagne d'idée qui sait en même temps être une femme de ménage. Et, là-dessus, je vais de l'autre côté de l'eau, dans un magasin de fruits dont on m'a donné l'adresse, acheter de bons raisins pour ton père. C'est sa seule gourmandise, à ce cher homme, les fruits. Il faut bien qu'il ait un peu de plaisir, il travaille tant!... Et vous, Justin, allez vous promener, prendre un peu l'air. Vous en avez besoin.

JUSTIN. — Ah! Madame, je suis remis et suis tout à fait solide maintenant.

M^{me} PORTAL. — C'est entendu. Profitez-en pour sortir et marcher au soleil. Voilà quarante ans que vous travaillez, vous avez droit à un peu de repos.

JUSTIN. — Je remercie madame. Je vais aller au Jardin des Plantes fumer une pipe ou deux.

M^{me} PORTAL. — Si vous croyez que c'est bon pour votre asthme de fumer tant que ça!

JUSTIN. — Ah! ben, à ce compte-là, on ne ferait jamais rien!... Et puis c'est une pipe (Il la tire de sa poche.) que M. le censeur, défunt le père de madame, m'a donnée quand j'ai débuté comme garçon de classes au lycée de Bourges. Je crois que je l'aurai au bec quand je mourrai!

ANNA. — Madame est bien bonne de s'occuper de lui!... On n'en obtient rien. Il fume sa pipe en mangeant sa soupe. C'est vrai, il est comme ça. (Elle fait le geste de fumer et de manger.) C'est à ne pas croire.

(On sonne, elle lui prend le panier de fleurs des mains.)
Donne-moi ça. Va ouvrir, et file ensuite.

Entre Bourdelot.

M^{me} PORTAL. — Ah! c'est vous, Bourdelot? Nous dinons ici, ce soir, en famille, dans notre vrai chez nous. Ça ne nous arrive pas souvent, hélas! depuis que Portal est ministre. Voulez-vous être des nôtres?

BOURDELOT. — Excusez-moi, ma chère amie, je...

M^{me} PORTAL. — Je... quoi?

BOURDELOT. — Je ne suis pas libre, j'ai invité un camarade.

M^{me} PORTAL. — Naturellement. Vous préférez manger une choucroute à la brasserie, boire des bocks et fumer des pipes. Cette existence vous réussit. Vous en avez, une mine! Savez-vous comment vous finirez? Dans les bras de Justin et au même café... Tenez, je vous laisse, je vous dirais vos vérités. Et à quoi bon? Je vous les ai toutes dites.

Elle sort brusquement.

Scène V

GEORGES, BOURDELOT

BOURDELOT. — Je n'arrive pourtant pas trop tard?... Ton père?...

GEORGES. — Il va rentrer et te prie de l'attendre. Qu'est-ce que tu cherches?

BOURDELOT, s'approchant de la glace. — Ça: une glace! (Il rit.) C'est bête! Quand on vous dit que vous avez mauvaise mine, ça vous fait toujours une impression.

GEORGES. — Maman a été un peu vive avec toi, mon vieux Bourdelot. Seulement, tu sais...

BOURDELOT. — Qu'elle m'aime bien... Oui! mais elle a une si vieille habitude de me faire de la morale, ta maman! Elle a commencé en 1882, quand nous sortions de Normale, ton père et moi, et que nous entonnions aux potaches de Bourges, lui de la philosophie, moi de l'histoire, et nous sommes en 19... et tant... Ça ne me rajeunit pas!... Je nous vois encore, Portal et moi, faisant les cent pas sur la terrasse de l'Archevêché, avec l'espérance de rencontrer, comme par hasard, M. le censeur Barlet, ton futur grand-père, et sa fille, ta future maman. J'avais déjà une solide réputation d'être un pilier de café, méritée, mon petit. Et déjà M^{me} Barlet trouvait le moyen de me laver la tête. Oh! ce n'était pas le vigoureux schampoing d'aujourd'hui... Une jeune fille!... Mais l'intention y était, et si amicale! Et je ne lui en voulais pas plus que maintenant...

GEORGES. — Et tu ne l'écoutais pas davantage. Tu avais tort. Tu t'en aperçois à ton estomac.

BOURDELOT. — Peuh! Avec du bicarbonate de soude... J'en ai toujours un flacon sur moi. (Il montre un flacon.) Après la choucroute et les bocks, une cuillerée de cette poudre dans un peu d'eau et je m'en tire. Je ne dis pas que ça ne me brûle pas un peu là (Montrant son estomac.) ni que j'aie le réveil très frais le matin...

GEORGES. — Et l'endroit, la compagnie?... A ton âge, avec ton talent, ta pensée, cette vie de vieil étudiant!

BOURDELOT. — Mais, mon petit, c'est cette vie qui me l'a gardée, ma pensée!... Si j'en avais mené une autre, je me connais, j'aurais eu toutes les faiblesses, fait toutes les concessions. Qu'est-ce que tu veux?

Je suis une poire molle. Je n'ai pas de caractère.

GEORGES. — Je ne te laisserai pas dire ça, Bourdelot. Pas de caractère, toi qui n'as jamais demandé ni honneurs, ni places, ni argent!... Tiens, en ce moment, tu es l'ami intime du président du Conseil, le premier rédacteur de son journal. En as-tu profité pour te faire attribuer seulement une bibliothèque?

BOURDELOT. — Je ne serais même pas capable de donner un ordre à un garçon de salle. Va, je me connais bien, mon petit. Je suis totalement inapte à l'action. Tenir tête à quelqu'un, même dans les plus petites choses, poser ma volonté contre la volonté d'un autre, combattre, enfin, je ne peux pas. Mais donne-moi un coin de table, du papier, une plume, de l'encre. J'ai tous les courages. Il y a deux hommes en moi: l'animal extérieur, celui qui va, qui vient, une loque... Et puis l'autre (Montrant son front), ma doctrine, ma pensée, comme tu dis. J'ai fait ce diagnostic-là tout jeune, à moi tout seul. Et j'ai résolu les contrastes de ma nature par cette existence en partie double. J'ai les qualités de mes défauts: aucune ambition, aucun besoin de bien-être et de luxe. Avec mon traitement de professeur de lycée, j'étais gavé. Les huit cents francs que je gagne à Paris, aux *Droits nouveaux*, c'est le Pactole. Et alors, pas de concession, pas de compromis. Qu'est-ce que tu veux qu'on vienne offrir à un Bourdelot, entre sa pipe et sa chope, qui lui vaille le plaisir d'écrire ce qu'il croit vrai? Il y a du Diogène en moi. Dans l'antiquité, j'aurais été un cynique. Mais mon cynisme a sa secrète poésie. L'endroit, la compagnie? Si tu savais ce que c'est bon d'être là dans un coin de brasserie, à jouer le « matador » avec un camarade, et de songer: il n'était pas mal, mon papier d'aujourd'hui!... Encore un joli petit coup de pioche donné dans la vieille bâtisse sociale de souffrance et d'iniquité. Elle finira bien par s'écrouler. Et j'aurai été un bon ouvrier de sa chute. Quand avec ses décombres on aura construit la cité de justice, — et nous l'aurons, mon petit, ça va vite, ça va vite. — je pourrai me dire comme le maçon qui passe en blouse devant un hôtel princier des Champs-Élysées: « Il y a un peu de ma sueur dans ces palais-là. »

GEORGES. — Tu trouves que ça va vite, toi? Tu n'es pas difficile. Sois fier de tes articles, tu as raison. Depuis Proudhon, personne n'a eu ta verve, ta logique, ta vibration. Mais qu'il y ait quelque chose d'ébranlé dans la vieille société, c'est une autre affaire. Vous n'avez rien détruit, vous n'avez rien construit! Rien! Rien! Rien!

BOURDELOT. — Rien? Ça n'est rien, ça. ton père chef de cabinet, un collectiviste déclaré qui ne reculerait devant aucune des destructions inscrites sur son programme: monopole de l'enseignement, suppression de l'héritage, suppression du mariage, guerre implacable aux capitalistes? Et il le prouve, je pense. Ce sera une date, vois-tu, cette séance où Portal est monté à la tribune et où il a dénoncé le marché passé entre Moreau-Janville et Delattre pour les fournitures de la marine. Ah! Moreau-Janville se croyait bien à l'abri, lui le haut baron des Forges et Chantiers de la Rochelle, dans son donjon de millions! Delattre se croyait bien à l'abri derrière ses déclarations patriotiques: la défense nationale, six cuirassés demandés à la Chambre, au lieu de deux, parce qu'il avait eu des conversations avec un diplomate étranger que la raison d'Etat lui défendait de nommer! Ce n'est rien qu'on ne puisse

plus bluffer avec ces boniments-là? Et ce vote de la Chambre mettant Delattre en minorité et ton père appelé à l'Élysée? Ça n'est rien? Et l'instruction ouverte sur ces fournitures? Et Delattre inculpé? Et Moreau-Janville avec lui, et Mayence, l'agent de cet immonde trafic?

GEORGES. — Tout ça finira par un non-lieu, tu le sais bien. L'ordonnance est déjà rendue peut-être.

BOURDELOT. — J'ai des tuyaux qui me font croire le contraire, mon petit. Et puis, quand les preuves manqueraient pour une condamnation judiciaire, politiquement, ces gens-là sont nettoyés. Le coup de pompe dans les écuries d'Augias, ça n'est rien non plus?

GEORGES. — Rien, Bourdelot, rien! Un capitaliste qui abuse de ses capitaux est condamné. Qu'est-ce que ça fait, s'il y a toujours des capitalistes, après comme avant? Mon père et toi, vous êtes de la génération des programmes. Moi, je suis de la génération du réel. Et je te dis: « Vous n'avez rien fait, rien, pour ce qui était le réel de votre programme: l'émancipation de l'individu. » Prenons l'ouvrier. L'individu ouvrier est-il moins esclavé qu'autrefois? Il l'était du patron, il l'est du syndicat. Quelle est la différence?... Prenons la femme. Est-ce que l'individu-femme peut vivre librement sa vie? Oui, elle peut divorcer. Et toutes celles qui n'ont pas divorcé la méprisent. Si tu avais entendu, tout à l'heure, maman traiter M^{me} Saillard de drôlesse, et de quel accent, et cette pauvre Mélanie Duplay!... Parce qu'elle a épousé un homme d'affaires véreux, disent-ils. Mais non, c'est parce qu'il était divorcé et qu'elle a d'abord été la maîtresse de Vincent. Que demain, moi, leur fils, je me mette en ménage avec une femme mariée à un autre, tu verras si elle et mon père admettront mon droit individuel à l'amour et au bonheur? Et pas eux seulement, mais tous vos amis. Non! non! ça ne va pas vite. Vous avez peint en rouge les murs du cachot. Le cachot est toujours là, et les murs aussi épais et l'individu pris dedans.

BOURDELOT. — Mais c'est un résultat que les jeunes gens de ton âge, mon petit, pensent ce que tu me dis là, et un très joli résultat. Quand je me rappelle la jobarderie de nos palabres dans la cour de la rue d'Ulm et la peine que nous nous donnions pour justifier nos critiques de la société bourgeoise! Nous n'aurions fait que cela: vous mettre dès la vingtième année à cet état de révolution aigu, nous n'aurions pas perdu notre temps. Nous pouvons dire comme Voltaire en nous frottant les mains: « Nos petits-neveux verront de belles choses. »

GEORGES. — Cite La Fontaine pendant que tu y es: « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage... » Et tu te crois révolutionnaire? Tu n'es qu'un traditionaliste, Bourdelot. Comme papa, d'ailleurs, et tout votre parti, chefs et soldats. Mais oui. A quoi nous invitez-vous? A travailler pour la génération à venir, au nom de la Solidarité... Qu'est-ce que c'est donc qu'une tradition, si ce n'est pas ça: le sacrifice de l'individu actuel à l'individu futur? L'individu actuel, c'est moi, Georges Portal, qui suis né en 1886 et qui ne serai plus, en 1986, qu'un peu de chaux dans du bois. Et en 1950 je ne vaudrai pas beaucoup mieux. Toute la question est de savoir ce que vous avez fait pour cet individu-là. Et je te le répète: Rien! Rien! Rien! puisque, où qu'il aille, il rencontre la loi, loi sur la propriété, loi sur

l'amour, loi sur le service militaire, loi sur le contrat de travail.

BOURDELOT, après un silence. — Mon petit Georges, il y a une femme là-dessous.

GEORGES. — Non.

BOURDELOT. — Alors, qu'est-ce qui s'est passé entre ton père et toi?

GEORGES. — Rien. Pourquoi?

BOURDELOT. — Parce qu'en soutenant les idées qui lui seraient les plus désagréables avec cette âpreté, cette amertume, tu soulages une rancune. Ce n'est pas la première fois que tu me sers ces paradoxes. Ils ne m'étonnent pas, moi. Encore un avantage du café... Quand il y a une pile de soucoupes hautes comme ça... (Geste.) sur la table de marbre et qu'il s'agit de la payer, l'appel à la dynamite arrive toujours. Toi, tu n'as pas bu. Ce n'est pas l'alcool qui t'excite les méninges. C'est un autre poison.

GEORGES. — Tu te trompes. Je suis parfaitement bien avec mon père en ce moment. Il est tellement absorbé par l'affaire Delattre et les préparatifs de son grand discours sur les successions qu'il ne me regarde même pas. Je suis à côté de lui, là, une plume, une machine à écrire.

BOURDELOT, autre silence. — Alors tu crois qu'il ne t'aime pas?

GEORGES. — Pas beaucoup.

BOURDELOT. — Grand sensible, va! Mais si, mon ami, il t'aime comme il m'aime, moi. Et pourtant, si je venais lui raconter les petits tracas de ma vie, — j'en ai, moi aussi — il ne m'écouterait même pas. Qu'est-ce que tu veux? Il a une œuvre à faire à laquelle il se donne tout entier.

GEORGES. — Et nous par-dessus le marché!

BOURDELOT. — Parfaitement. Quand on se trouve en présence de l'une de ces personnalités comme la sienne, que j'oserai appeler historiques, c'est une joie que de se dévouer à elle. Et regarde-moi: c'est encore une des poésies de ma vie, ça. Je suis passionnément reconnaissant à ton père de ce qu'il existe, de ce qu'il est le verbe et l'action des idées auxquelles je crois... Mais tu l'admires, toi aussi. Tu as la même foi que lui. Ton individualisme exaspéré, c'est du socialisme encore. Tâche donc de passer par-dessus de petits heurts. Et surtout ne lui raconte pas les sophismes avec lesquels tu fais poser ton vieux Bourdelot. Il les prendrait au sérieux. Et il n'a pas le sourire, lui. C'est son seul défaut. Dans tout ancien professeur de philosophie, il y a de l'apôtre. Et les apôtres ont l'âme tragique. Ils ne vont pas assez au café. Le voici. Sois tranquille, tu ne m'as rien dit.

Scène VI

LES MÊMES, PORTAL

PORTAL. — Je te demande pardon, Bourdelot, de t'avoir fait attendre. Imagine-toi que Saillard...

BOURDELOT, avisant le journal qui est resté sur la table. — Je comprends. Il s'est ému de cet article. Il est le seul.

PORTAL. — C'est ce que je lui ai démontré. Il avait envoyé sa démission à l'Élysée!

Geste de Bourdelot.

BOURDELOT. — Tu lui as fait retirer sa lettre, j'espère?

PORTAL. — Oui. Nous l'avons interceptée en route.

Enfin, c'est réglé, tu me donnes bien encore quelques instants?

BOURDELOT. — Tous ceux que tu voudras.

PORTAL. — Tes lettres sont prêtes, Georges?

GEORGES, tendant un papier. — Pour Claudel.

BOURDELOT. — Ah! ah! le camarade bijoutier a-t-il retrouvé son voleur? Ça me ferait plaisir mais ça m'étonnerait.

PORTAL. — Non, lis, Georges.

GEORGES, lisant. — « Mon cher Claudel. L'inspecteur Girard, que la place Beauvau m'a désigné, et qui s'est chargé d'une contre-enquête particulière sur le vol dont votre maison a été victime, m'informe que ses recherches n'ont pas abouti. Il n'entrevoit même pas une piste. Je suis bien aux regrets de vous donner une aussi mauvaise nouvelle, mais je crois vraiment qu'il vous faut renoncer à toute espérance de retrouver le collier de perles. Si vous le désirez, cependant, je donnerai l'ordre à Girard de continuer son enquête. »

BOURDELOT. — Autant vaudrait chercher une pièce de dix sous dans la mer!... Il y a beau temps que le collier a été défait et les perles vendues une à une. Et puis, sur quels indices marcher? C'est le coup classique du rat d'hôtel qu'on a fait à Claudel. Quand il réussit, il est imbattable. Seulement on ne comprend pas qu'il réussisse et qu'un joaillier parisien s'y laisse prendre, et ils s'y laissent prendre tous les jours. Comment, voilà un monsieur qui débarque chez M. Claudel, bijoutier-orfèvre, établi faubourg Saint-Honoré, de père en fils, avec le titre de marquis de Nancy, et M. Claudel ne devine pas le filou rien qu'au nom! Et il envoie à l'hôtel où ce monsieur est descendu un employé avec un collier de perles de cent cinquante mille francs! Et cet employé, quand l'autre lui dit: « Je vais dans la chambre voisine montrer le collier à la marquise qui est un peu souffrante », ne crie pas au voleur! Il donne le collier, là, tranquillement, et attend comme un bête que monsieur le marquis revienne! Et ce n'est qu'une demi-heure après qu'il a l'idée de descendre au bureau pour apprendre que M. de Nancy vient de partir. M. de Nancy!... Jamais, jamais Claudel ne reverra son collier, et ma foi, s'il ne s'agissait pas de lui, je dirais que c'est bien fait.

PORTAL. — Oui, mais il ne faut pas dire que c'est bien fait. Cette vente pouvait sauver Claudel, ce vol le perd et nous le perdons, nous. Nous perdons en lui le Partisan, type admirable comme il y en avait tant sous la Révolution, comme il y en a si peu aujourd'hui. C'est lui qui, sur cette table, il y a seize ans, m'alignait quatre cent mille francs. — Il venait d'hériter de son père, — pour faire des élections socialistes et envoyer sept des nôtres à la Chambre. Cela s'est su et du coup la clientèle de sa maison s'est empressée de le boycotter. Avec cela, un inventeur et qui a perdu des sommes énormes dans des tentatives d'art nouveau! Ajoute à ça de mauvais placements. Bref, il est ruiné. A l'heure présente, tous les gros bijoux qu'il a chez lui sont engagés à des banquiers qui lui ont prêté de l'argent et qui vont exécuter le gage. Il va être forcé de vendre et il se propose de partir pour le Transvaal, avec sa femme et leur petit garçon, comme agent d'une société de mines diamantifères. Il fait ce sacrifice à sa probité. Ne plus devoir, c'est son idée fixe. Ah! le brave homme! (Un soupir.) Envoie la lettre, mon ami.

GEORGES, lui tendant une autre lettre. — Voici la lettre à l'évêque d'Agde.

PORTAL, la lisant. — Oh! oh! oh! oh! Il faut rédiger ça autrement, mon garçon. Trop de fleurs. Je suis le président du Conseil en face d'un suppôt de Rome en révolte permanente contre la loi.

GEORGES. — J'avais pensé que vos anciennes relations...

PORTAL. — Il n'y a pas d'anciennes relations en politique.

BOURDELOT. — Qu'est-ce qu'il te veut, ce monseigneur Guerrois, notre ancien collègue de Bourges? Il était déjà un fanatique, alors!...

PORTAL. — Qu'on ne lui ferme pas sa faculté catholique. Qu'il se mette en règle. (Déchirant la lettre.) Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi je lui réponds. Ça regarde la rue de Grenelle. Tu feras tenir la lettre de l'évêque tout simplement à Brunel, mon collègue de l'Instruction publique. Que reste-t-il?

GEORGES, lui tendant une autre lettre. — La réponse aux délégués des grévistes du Nord.

PORTAL, lisant. — Oh! dur! trop dur! trop cassant, beaucoup trop!... A refaire. Les grévistes sont des malheureux, des victimes du capital. Si le chef d'un ministère socialiste leur écrit de la même encre que ferait le chef d'un ministère radical et bourgeois, que penseront-ils? Que la farce continue. Va me réciter cette lettre. (Georges sort. Portal a un geste d'humour.) Bourdelot, il faut que tu me trouves un secrétaire.

BOURDELOT. — Mais Georges?

PORTAL. — Je ne suis pas content de lui. Tu as vu tout à l'heure. Sur trois lettres, il y en a deux à refaire. Il ne comprend pas. Je n'ai pas le temps de réciter moi-même toute ma correspondance. Je suis puni de t'avoir écouté. La logique voulait que pour chef de cabinet je choisisse le plus méritant. Et j'ai pris mon fils.

BOURDELOT. — Mais Georges est très intelligent mon ami. Il sait écrire. Il a trouvé moyen de passer sa licence ès lettres tout en faisant son droit.

PORTAL. — C'est un titre de professeur, comme je voulais qu'il le fût, et il le sera. D'ici à quinze jours, s'il ne me contente pas davantage, je demande à Brunel qu'on me le nomme dans un collège où il préparera son agrégation et ses thèses, comme si son papa était resté lui-même simple professeur de philosophie. Je n'ai pas la fortune de lui ouvrir un cabinet d'avocat à Paris. Il ira en province, gagner sa vie. Ce sera d'un bon exemple. Et je tâcherai de trouver quelqu'un sur qui je puisse au moins me reposer.

BOURDELOT. — Tu ne feras pas ça, Portal. Ce serait une grosse humiliation infligée à ton fils, et gratuite. Stimule plutôt son zèle par l'affection... Tu es peut-être trop raide avec lui... Qu'il sente en toi moins de mécontentement et plus de tendresse... Montre-lui que tu l'aimes.

PORTAL. — Je me le défends, au contraire, de le lui montrer. Je te l'ai dit souvent. J'ai l'horreur du sentimentalisme. C'est de ça que la France crève, et notre parti comme les autres. Nous sommes toujours à nous émouvoir, à détendre la rigueur des principes en faveur des personnes. C'est le vieux virus chrétien, l'éternel conflit entre la grâce et la justice. Je suis pour la justice, et absolue, dans la vie privée comme dans la vie publique. Toute ma force est là, d'être resté, depuis seize ans que je suis

à la Chambre, aussi inflexible dans l'application de mes doctrines, que si j'étais toujours le théoricien de l'Ecole normale et du lycée de Bourges. Si j'ai une prise sur le peuple, si j'ai pu tenir des dix mille auditeurs vibrants sous ma parole, c'est à cette intransigeance que je le dois. Ce dont les foules ont besoin, c'est de l'Idée. Et si j'ai mérité ce nom de Tribun, que l'on me donne, et que j'aime, c'est que j'ai toujours ramené toutes les questions à l'Idée. Et l'on m'a suivi. Dans le cas de Georges, l'Idée veut que je ne sois pas un père vis-à-vis d'un fils. Je suis un homme chargé d'un service public. Et il est, lui, l'un des collaborateurs de ce service public. S'il continue à gâcher sa besogne, il sera saqué. (Presque avec colère.) Et ne m'en parle plus, n'est-ce pas?

BOURDELOT. — Je suis bien de ton avis. (A part.) Ah! non, je n'en ai pas de caractère. Ce que je me dégoûte...

PORTAL. — Tu voulais m'entretenir de l'affaire Delattre, m'as-tu écrit? Il y a du nouveau?

BOURDELOT. — Oui. Je m'étonne même que tu ne sois pas au courant déjà.

PORTAL, haussant les épaules. — Le non-lieu? On t'a raconté?... En effet, nous avons failli l'avoir ce matin même. Je te prie de croire que le juge d'instruction a ramassé quelque chose pour son petit déjeuner.

BOURDELOT. — Tu l'as vu? (En insistant.) Ce matin?

PORTAL. — Lui? Non. Mais le procureur de la République. Je lui ai dit: « Je veux la cour d'assises, et nous l'aurons. » Comment? En décembre, Delattre, ministre de la Marine, arrive avec un premier projet de budget qui comporte la construction de deux cuirassés seulement. Quinze jours après il nous présente un budget rectificatif, qui en comporte six. Une différence de plus de deux cents millions. Là-dessus il est établi que la maison Moreau-Janville, Forges et Chantiers de la Rochelle, qui doit être chargée de la commande, a fait une campagne d'argent pour presser sur l'opinion. Nous avons le témoignage du directeur d'un journal socialiste à qui Mayence, l'agent avéré de Moreau-Janville, a proposé la forte somme. Nous avons les épreuves de ces deux articles parus à quelques jours de distance dans une feuille à Delattre, le premier contre, le second pour la construction de six cuirassés et corrigés de la main même de Delattre. Et cet imbécile de procureur qui me répond que ce ne sont là que des présomptions, que nous avons tout de même quatre cuirassés de plus, que Delattre peut avoir changé d'avis de bonne foi, et qu'après tout il y a eu vote.

BOURDELOT. — Oui, mais il s'agit de savoir comment il a été obtenu, ce vote.

PORTAL. — Parbleu!... Je lui ai dit: « Les Forges de la Rochelle font ce qu'elles veulent à la Marine. Pour la fourniture en question, qui assure un énorme dividende à leurs actionnaires, il fallait un vote. On l'a obtenu en achetant députés et sénateurs. A celui-ci quatre-vingt mille, à cet autre trente, à cet autre cinq, à cet autre cent mille. » Eh bien, en voilà assez! C'est écœurant, c'est immonde. Le pays demande à être lavé à grande eau. C'est pour procéder à ce nettoyage que j'ai pris le pouvoir. Je ne veux plus de ces marchandages répugnants, de ces achats de vote, de ces pots-de-vin. Je ne veux plus de cet éternel sou du franc, de cette basse et malpropre cuisine. Personne n'en veut plus. Tout le monde en a le dégoût. La France entière en a mal au cœur. C'est le coup de Panama qui recommence. On ne me la

fera pas, à moi. J'ai dit au procureur : « Cherchez, vous trouverez », et il cherche et il trouvera.

BOURDELOT. — Alors, il perquisitionne ?

PORTAL. — Tu parles !... La condamnation des puissants, des Moreau-Janville et des Delattre, c'est l'antisepsie des révolutionnaires comme nous. Nous avons de grosses opérations à pratiquer sur le corps social. Et il en est du corps social comme du corps humain. Il n'y faut toucher qu'avec des outils et des mains propres.

BOURDELOT. — Je t'ai laissé aller. Et je suis convaincu, maintenant, que ton procureur ou ton juge d'instruction, peut-être tous les deux, sont vendus.

PORTAL. — Je le voudrais presque... Tailler dans la gangrène de la magistrature et dans celle du Parlement en même temps, ça ferait deux nettoyages d'un coup. Tu accuses ? Tes preuves ?

BOURDELOT. — Ecoute bien ça... En tournant et en retournant cette affaire Delattre, je me suis fait le petit raisonnement suivant : « On n'achète pas quelqu'un sans tenir à garder une preuve de ce marché. Si Mayence, comme nous le supposons... »

PORTAL. — Comme nous le savons.

BOURDELOT. — « ...a payé des députés et un ministre pour le compte de Moreau-Janville, il a dû garder par devers lui des pièces. »

PORTAL. — Non. Cela s'est fait de la main à la main, à cause du Panama précisément. Il y a eu là des talons de chèques par trop instructifs. Mayence n'a rien gardé.

BOURDELOT. — Qu'est-ce qui t'a dit cela ? Ton procureur ?

PORTAL. — Oui.

BOURDELOT. — Bon !... L'histoire des procès nous apprend que les coquins se font toujours prendre par les mêmes imprudences, parce qu'ils n'ont pas le choix des moyens. Mayence s'est dit : « Si je ne leur fais pas accepter un chèque, comment les tenir ? » Et eux se sont dit, comme toujours : « Qui ne risque rien n'a rien. » Bref, il existe un carnet à souches de Mayence où sont inscrites, avec noms et dates, tous les sommes distribuées pour le compte de Moreau-Janville dans cette affaire des euirassés. Ce carnet existe, tu m'entends ? Et il a été remis hier — écoute bien ça — au procureur de la République, au juge d'instruction, ou à toi. Ce n'est pas à toi. Done, c'est au juge d'instruction ou au procureur !...

PORTAL. — Voyons ! Voyons ! Tu l'as eu entre les mains, ce carnet ?

BOURDELOT. — Pas moi, mais la petite femme de Royer.

PORTAL. — Le soiriste de chez nous ?

BOURDELOT. — Parfaitement. Je vais t'expliquer. Mayence a une maîtresse au théâtre, une certaine Micheline Arnaud qui est folle de lui, et, écoute bien ça, jalouse ! Micheline a un coffre-fort au Crédit Lyonnais. La petite femme de Royer est une amie intime de Micheline. Or, Royer a su, par cette amie de Micheline, qu'au lendemain de la séance de la Chambre, Mayence — écoute bien ça — avait confié une liasse de papiers à Micheline pour être enfermés dans son coffre-fort, son coffre-fort à elle, Micheline. N'hésitons pas à nous répéter pour être clairs. Mayence, — écoute bien ça, — Mayence trompe Micheline avec Diane de Poitiers. Pas l'autre. Une de maintenant. Micheline l'a su, et, furieuse, a juré de se venger. Il y a deux jours, elle a dit textuellement

à son amie, la petite femme de Royer, en lui montrant le carnet : « Mayence ne couchera pas ce soir chez Diane. Il sera bouclé, je vais livrer à la justice ce petit carnet de chèques où il y a tous les noms. » Et la preuve qu'elle l'a livré, ce carnet, c'est que, depuis ces quarante-huit heures, elle est comme folle de désespoir de ce qu'elle a fait. Done, elle l'a fait.

PORTAL. — Alors, selon toi, elle aurait livré ce carnet ?...

BOURDELOT. — Au procureur de la République ou au juge d'instruction. Oui.

PORTAL. — Et l'un des deux l'aurait étouffé ?... Il faut que je cause avec Royer, et le plus tôt possible. Sais-tu où il est ?

BOURDELOT. — Au café... Je te l'enverrai, ce soir, vers neuf heures. Tu dînes ici, m'a dit ta femme ?

PORTAL. — Oui. C'est effrayant ce que tu viens de m'apprendre. Mais tu es bien sûr qu'il y a quelqu'un qui a vu le carnet ?

BOURDELOT. — Oui, la petite femme de Royer.

PORTAL. — Et elle en témoignera ?

BOURDELOT. — Ce ne sera pas commode.

PORTAL. — Et Royer ?

BOURDELOT. — Lui, certainement.

PORTAL. — Ça suffit. Delattre est...

Geste d'étrangement.

BOURDELOT. — Je l'espère bien.

PORTAL. — Et, alors, c'est la majorité sûre et notre programme voté. Ah ! la joie que j'aurai si ces trois lois passent ! (On frappe à la porte.) Entrez.

ANNA, annonçant. — C'est M. et M^{me} Claudel.

PORTAL. — Bon, je vais les recevoir. (A Bourdelot.) Eh bien, va à ton café, mon ami, et envoie-moi qui tu sais. Sors par là, tiens, et prie Georges de venir avec la lettre pour Claudel.

Scène VII

PORTAL, CLAUDEL, M^{me} CLAUDEL,
puis GEORGES

PORTAL. — Bonjour, Claudel. Vous venez me faire des reproches. Je ne les mérite pas. Madame, je suis votre serviteur. (Georges arrive avec la lettre que son père lui prend des mains.) Vous voyez que je ne vous avais pas oublié. Vous alliez recevoir cette lettre ce soir.

CLAUDEL. — J'étais bien sûr de vous, mon cher président. Demandez à ma femme ce que je lui disais encore hier.

M^{me} CLAUDEL. — Mais oui, monsieur Portal, il s'en voulait de vous avoir pris votre temps pour de petits ennuis personnels, quand vous êtes occupé à des choses aussi importantes que l'affaire Delattre et vos projets de loi.

PORTAL. — Eh bien, vous, madame, demandez à Georges quel chagrin j'ai eu de vous faire écrire cette lettre. Est-ce vrai, Georges ?

GEORGES. — C'est vrai...

CLAUDEL, rendant la lettre. — N'en ayez plus de chagrin, mon cher président, et dites à Girard qu'il arrête ses recherches. Mon voleur s'est repenti.

PORTAL. — Il a rendu le collier ?

CLAUDEL. — Non, mais presque. Ah ! c'est une aventure inouïe. Je la lirais dans un roman que je ne la croirais pas. Imaginez-vous que, ce matin, par le premier courrier, il m'est arrivé une lettre recommandée d'une taille et d'une épaisseur peu ordinaires. (Il tire de sa poche et tend à Portal une grande en-

veloppe de toile blanche.) Jugez-en vous-même. L'adresse, comme vous voyez, était écrite à la machine. Je parafe le livre du facteur en me disant : « Ce sera quelque dessinateur qui m'envoie des projets de bijoux, il prend bien son temps. » Portal, je devais signer mon acte de vente, cet après-midi, je ne le signe plus. Mon échéance est faite.

PORTAL. — Vous nous restez ? Ah ! mon cher ami, que je suis content ! Mais, allez ! allez !

CLAUDEL. — J'ouvre l'enveloppe. Et qu'est-ce que j'y trouve ? Cent billets de mille francs. Vous entendez ? Cent.

PORTAL. — Comme ça ? Par la poste ? Dans cette enveloppe ?

CLAUDEL. — Oui, avec la lettre ci-jointe.

PORTAL, prenant la lettre et lisant. — *Restitution partielle de votre voleur repentant qui vous demande par charité de ne pas chercher à savoir qui il est. Il restituera le reste plus tard. C'est inouï, en effet... Puisqu'il s'est décidé à une restitution, pourquoi n'a-t-il pas rendu le collier ?*

CLAUDEL. — Son billet le laisse deviner. Il l'a vendu.

PORTAL. — Mais vos perles valaient plus de cent mille francs.

CLAUDEL. — Il n'en a trouvé que cette somme et c'est même étonnant. Ça n'a pas dû être commode. Reste à savoir à quel mobile il a obéi.

PORTAL. — Qu'est-ce que ça vous fait ?... Vous êtes bien certain que personne autre que votre voleur n'a pu vous envoyer cet argent. Vous l'avez. Il vous tire d'affaire. Ne cherchez pas à savoir qui est ce malheureux, puisqu'il vous le demande et qu'il se repent, quoique le procédé soit bien étonnant de la part d'un aventurier de cette sorte.

M^{me} CLAUDEL. — C'est la preuve qu'en dépit des apparences, il n'était pas un aventurier, ni un voleur professionnel. Ce sera un fils de famille, un vrai, qui se sera trouvé acculé par des pertes de jeux, par une passion pour une femme. Que sais-je ? Et, alors, il a tenté un coup désespéré sous un faux nom, dans une crise d'égarément. En y réfléchissant, c'était enfantin, son procédé. Il a réussi, par une chance extraordinaire. Qu'importe, d'ailleurs ? Ce qui importe, c'est ce que te dit monsieur Portal, mon ami. Il y a un homme qui se repent et il faut respecter cela. Tu seras bien avancé quand tu sauras son véritable nom. Ce sera pour lui une honte affreuse, le suicide peut-être, surtout si tes soupçons se trouvaient, par impossible, justifiés.

PORTAL. — Vous avez enfin une idée sur la personnalité de votre voleur ?

M^{me} CLAUDEL. — Il en a toujours eu une, mais qui est folle.

PORTAL. — Enfin, vous avez vu de vos yeux ce faux marquis de Nancy et vous ne pouvez pas avoir de doute...

CLAUDEL. — Sur sa réalité, non. Mais s'il a eu un complice ?

PORTAL. — Et qui ?

CLAUDEL. — Massieux, mon employé.

PORTAL. — Celui qui a porté le collier ? Vous-même avez dit tout de suite que c'était un garçon irréprochable.

M^{me} CLAUDEL. — Mais il le pense toujours. Il l'a toujours pensé. C'est un scrupule morbide qui le tourmente. Il ne se pardonne pas d'avoir, une fois, comme nous envisagions toutes les hypothèses pos-

sibles, laissé échapper cette phrase : « Tout de même, Massieux a été bien léger. S'il en était, pourtant ?... »

CLAUDEL. — Je ne te l'ai dit qu'une fois, et je n'ai pas cessé de le penser. Il n'y a pas que cette légèreté à se défaire du collier. Il y a le fait d'avoir attendu une demi-heure avant de prendre et de donner l'alarme. Il y a le changement de physionomie de Massieux, depuis le vol. Ce garçon se ronge. Je sais. Je sais. (Sur un geste de M^{me} Claudel.) Tout cela s'explique également par l'innocence. Il ne s'est pas défié. Moi non plus. Il se le reproche, comme je me le reproche, et d'autant plus qu'au premier moment, devant son désespoir, je n'ai eu pour lui que des mots d'affection. Et puis, un jour, le soupçon m'a traversé l'esprit, et je l'ai regardé. Ses yeux ont croisé mes yeux, et il a compris. Coupable ou innocent, ça s'explique aussi également. Il y a six semaines de ce regard, et, pas un instant, ce soupçon ne m'a quitté, ni ce doute. Pas un instant non plus, quand nous avons été en présence, cet homme n'a cessé de lire ce soupçon dans ma pensée. Souvent je le vois qui a sur la bouche ces mots : « Mais accusez-moi donc ouvertement ! » et qui ne les prononce pas... Parce qu'il est innocent ? Parce qu'il est coupable ? Je ne sais plus. S'il est coupable, en rendant l'argent, il a réparé. S'il est innocent, j'estime que je lui dois de savoir la vérité et de lui faire des excuses, pour lui avoir infligé, pendant six semaines, un affront quotidien. Car je le lui ai infligé, et dans ma pensée et dans mon attitude, puisqu'il m'a deviné. Ai-je raison, Portal ? Suis-je dans la justice, oui ou non ?

PORTAL. — Oui, Claudel, et je retire ce que j'ai dit au premier moment.

CLAUDEL. — J'en étais sûr et je comptais bien que vous m'aideriez dans mon enquête.

PORTAL. — Mais comment ?

CLAUDEL. — En faisant faire d'autres recherches. D'abord, pour savoir si Massieux, ces temps-ci, n'a pas eu des allures singulières, vu des gens suspects. Si c'est lui qui restitue, c'est qu'il a été chargé par l'autre de vendre le collier. Ses relations lui rendaient la négociation facile. Il l'a vendu et il s'est repenti... Et puis, il y a ça.

PORTAL, regardant l'enveloppe. — Ça ? Mais ces enveloppes de toile se vendent partout. Le papier de la lettre est queleouque. Des caractères de machine à écrire. (Il compare avec la lettre de Georges.) Tenez. Ce sont les mêmes que ceux-ci. Il y en a des centaines et des centaines de cette marque dans Paris. Une lettre recommandée et non chargée. Pas de cachets.

CLAUDEL. — Il y a eu, tout de même, un employé pour la recevoir, cette lettre.

PORTAL. — Vous voudriez l'interroger ?

CLAUDEL. — Oui.

PORTAL. — Rien de plus facile... Georges, Saillard doit être rentré à son ministère. Veux-tu lui téléphoner que je le demande. Je vous ferai remarquer aussi, mon cher Claudel, qu'on les recommande par centaines, les lettres, dans les bureaux de postes.

On entend Georges qui parle dans l'autre pièce, dont la porte est restée ouverte.

GEORGES. — Le ministère des Postes, s'il vous plaît ? Cabinet du ministre.

CLAUDEL, à Portal. — Les lettres, oui. Mais les paquets comme celui-là... A tout hasard, j'ai apporté la photographie de Massieux. Qu'est-ce que je risque de la montrer à cet employé des postes ?

PORTAL. — Pas grand'chose. Eh bien, Georges?
GEORGES, rentrant. — On ne répond pas.

PORTAL, sortant de la pièce et allant prendre l'appareil à son tour. — Le ministère des Postes. Oui, oui, oui. Dites que c'est le président du Conseil qui veut parler au ministre lui-même. (A Georges, par la porte ouverte.) Qu'est-ce que tu disais? Tu ne sais pas même téléphoner, maintenant?... (Téléphonant.) C'est vous, Saillard? (A Claudel.) Donnez-moi l'enveloppe. (Téléphonant.) Pouvez-vous m'envoyer immédiatement, si c'est possible, l'employé du bureau de l'avenue Duquesne, celui qui était au guichet des recommandations, à la septième distribution, hier?... Comment?... Oui. Parfaitement! Eh bien, je l'attends. (Revenant aux autres.) Voici, mon cher Claudel. Saillard me dit que ce sont des indications un peu vagues, mais qu'il croit pouvoir nous envoyer l'employé qui a reçu le paquet. Si ce n'est pas celui-là, nous verrons bien. En tous cas cet employé nous dira, d'après cette enveloppe, quel est celui de ses camarades qu'il faut que nous interroignons. Saillard me dit que cet employé sera ici dans un quart d'heure. Voulez-vous l'attendre, ou préférez-vous me laisser la photographie, que je la lui montre?

CLAUDEL. — J'aime mieux l'attendre. Et puis, je vous apporte la liste des souscripteurs que j'ai recrutés parmi les commerçants du quartier pour notre Maison du Peuple, trois cents!

PORTAL. — C'est magnifique. Donnez-moi cette liste. Il faut que je leur réponde individuellement. Allons dans mon bureau, Claudel, n'ennuyons pas madame avec notre politique.

Ils sortent.

Scène VIII

GEORGES, M^{me} CLAUDEL

GEORGES, allant vers elle après avoir écouté la porte se fermer. — Ah! tu ne pars pas! Tu me restes. D'ailleurs, je ne t'aurais pas laissée partir. Jamais! Jamais! Te quitter, c'était trop dur! (Il l'étreint dans ses bras.) Je t'aime!

M^{me} CLAUDEL. — Prends garde, mon Georges... Ils sont là!

GEORGES. — Toujours ta prudence!

M^{me} CLAUDEL, lui prenant la main. — Ma prudence? Non. Mais ce que je t'ai dit, dès le premier jour. Oui, je te reste. Et moi aussi je t'aime! Crois-tu que ce n'était pas trop dur aussi pour moi? Te perdre!... (Elle le serre contre elle sauvagement et l'embrasse.) Mais oui! J'allais te perdre pour toujours peut-être! Nous devons rester des années là-bas. Quand je serais revenue, j'aurais été une vieille femme. Et toi...

GEORGES. — Oh! moi, j'aurais trouvé le moyen d'aller te rejoindre.

M^{me} CLAUDEL. — Tu n'aurais pas pu. Et le temps aurait fait son œuvre. Ah! te perdre! Quand cette idée me venait, je me disais: « Non, je ne partirai pas! » Puis, je regardais mon fils. Je le voyais s'en allant avec son père, là-bas, tout seul ou bien avec une autre mère, car enfin si je quittais mon mari en lui disant tout, comme je voudrais tant pouvoir le faire, la loi lui donnerait son enfant. Il aurait le droit de refaire sa vie en le gardant. Alors je trouvais de la force. Je me disais: « Mon devoir envers le petit est de partir avec le père, je partirai. » Et cette affreuse douleur que j'éprouvais à l'idée de ne

plus te voir, de ne plus être à toi, je m'y roulais, je m'y abîmais. Ça me faisait sentir combien je t'aime. En même temps, il me semblait que je m'y lavais du mensonge. C'était comme une expiation. Enfin, j'ai été folle! Qu'est-ce que tu veux? C'est presque monstrueux, je le sais, d'avoir un amant, de tant l'aimer et de rester tellement mère. Mais c'est mon cœur. Il est ainsi. Ce matin, quand Claudel m'a montré cette lettre de restitution, et qu'il m'a dit: « Ma maison est sauvée, nous ne partons plus », j'ai eu un tel saisissement de joie!...

GEORGES. — Ah! Merci!

M^{me} CLAUDEL. — J'ai cru qu'il allait comprendre. Et puis, j'ai voulu venir, avec lui, chez vous, pour voir ton bonheur. Montre-le-moi aussi, ton bonheur. Laisse-moi le regarder dans tes yeux, m'y perdre. (Long regard.) Est-ce que je t'ai déplu en quelque chose, mon amour?

GEORGES. — Comment pourrais-tu me déplaire en me disant des mots dont chacun me prouve que tu m'aimes?

M^{me} CLAUDEL. — Alors, pourquoi reste-t-il un arrière-fond triste dans ton regard, un point que je ne peux pas pénétrer? Je te connais si bien! (Comme effrayée.) Tu as quelque chose... quelque chose en dehors de nous.

GEORGES. — Je n'ai rien... rien, je t'assure... que l'émotion de cette surprise... La joie ne fait pas seulement peur... Quelquefois, elle fait mal.

M^{me} CLAUDEL, le regardant profondément. — Tu ne me dis pas tout. Je suis sûre que tu as de nouveaux ennemis avec ton père.

GEORGES. — Aucun autre que ceux que j'ai tous les jours. Et je t'assure qu'ils ne pèsent guère en regard du sentiment que j'ai pour toi.

M^{me} CLAUDEL. — Tu dis cela. Tu le crois. Mais là encore, je te connais bien. Je sais comme tu souffres aisément par lui et par ta mère. Sans qu'ils s'en doutent, et c'est la pire tristesse. Raconte-moi: que s'est-il passé de nouveau entre ton père et toi? Je tiendrai mon rôle de grande amie, de conseillère. Tu sais bien que c'a été le commencement, la sympathie que j'ai eue pour ta solitude.

GEORGES, sombre. — C'est vrai que si je ne t'avais pas dans ma vie, je serais bien seul. Je n'ai rien eu de nouveau avec mon père. Mais ce sont des heurts à propos de tout: une lettre qui n'est pas rédigée à sa convenance, un mot que je lui réponds. Si ce n'était pas pour rester à Paris auprès de toi, je lui demanderais tout de suite de ne pas me garder comme chef de cabinet. Tu parles de mensonge? C'en est un, et si pénible, de collaborer, dans une intimité quotidienne, avec quelqu'un dont on ne partage plus les idées, et qui ne le sait pas, à qui on ne peut pas dire ce que l'on pense. Non, je ne peux pas lui dire ce que je pense! Je ne peux pas. Sa personnalité est si forte, si impérieuse. La mienne plie devant lui, sans cesse... Et ma mère?... Tiens, si j'étais à une heure tragique de ma vie, s'il n'y avait, entre une catastrophe et moi, que leur pitié...

M^{me} CLAUDEL. — Tu les trouverais, mon ami. En tout cas, tu me trouverais, moi. Mais pourquoi t'exaltes-tu sans cause? Tu n'es pas, nous ne sommes pas menacés d'une catastrophe.

GEORGES, moins sombre. — Est-ce qu'on sait jamais?

M^{me} CLAUDEL. — Que veux-tu dire? Tu crois que ton père et ta mère soupçonnent?...

GEORGES. — Non. Ce sont mes nerfs qui ont été

ébranlés, ces derniers jours, et qui sont plus forts que ma volonté. (Anna entre avec une carte à la main.) Qu'est-ce qu'il y a ?

ANNA. — C'est pour votre père.

GEORGES, à mi-voix et pendant qu'Anna passe dans l'autre pièce. — Dis-moi quand je te verrai, mais vraiment, chez nous ? J'ai besoin de tout oublier dans tes bras.

M^{me} CLAUDEL. — Eh bien?... Jeudi.

GEORGES. — A notre heure ?

M^{me} CLAUDEL. — Oui. (Il va pour l'embrasser.) Laisse-moi. On vient.

Anna reparait.

GEORGES, à Anna. — Qu'est-ce que c'était ?

ANNA, à la porte. — C'est une jeune dame, monsieur Georges. Elle a dit qu'elle est envoyée à M. le président par M. le ministre des Postes, M^{lle} Amélie Binet. C'est pour la lettre recommandée.

Elle sort.

M^{me} CLAUDEL. — Si je pouvais lui parler d'abord ?

GEORGES. — Lui parler ? A cette employée ? Pourquoi ?

M^{me} CLAUDEL. — Mais pour la supplier, si c'est Massieux le voleur, de ne pas reconnaître sa photographie. Si c'était lui, mon Dieu, qu'arriverait-il ?

GEORGES. — Il n'arrive jamais que ce qui doit arriver.

Il sort brusquement à la minute où Portal entre avec Claudel.

PORTAL. — Eh bien, vous voyez, Claudel. Nous allons savoir à quoi nous en tenir sur votre homme. Vous avez la photographie et l'enveloppe ?

CLAUDEL. — Les voici.

PORTAL. — Georges !... Il n'est pas là ? Où est-il allé ? Comment, madame, il vous a laissée seule !... Et il ne pense même pas que je peux avoir besoin de lui. Voilà mon chef de cabinet, mon cher Claudel...

Scène IX

PORTAL, CLAUDEL, M^{me} CLAUDEL,
AMELIE BINET

PORTAL, à Amélie qui entre. — Madame...

AMÉLIE, toute troublée. — Mademoiselle... Mais ça ne fait rien... Le receveur de mon bureau m'envoie... Je vous demande pardon, monsieur le président de la République...

PORTAL. — Je ne suis pas...

AMÉLIE. — Pardon, du conseil. Je suis si émue, monsieur le président... Je suis une timide...

PORTAL. — Nous sommes tous des timides. Mais rassurons-nous. Je vous ai fait venir, mademoiselle, pour vous demander un simple renseignement.

AMÉLIE. — A vos ordres, monsieur le président.

PORTAL. — A quelle heure étiez-vous de service hier, dans votre bureau, au guichet des recommandés ?

AMÉLIE. — De six heures à neuf heures du soir, monsieur le président.

PORTAL, lui tendant la grande enveloppe. — C'est vous qui avez enregistré cette lettre ?

AMÉLIE. — Oui, monsieur le président. J'ai même hésité un moment, parce qu'au toucher, il m'a semblé qu'elle contenait des billets de banque. Je l'ai fait remarquer à l'expéditeur qui m'a dit que c'étaient des dessins de parures sur papier de bijoutier.

PORTAL. — Alors, vous avez échangé quelques mots avec le monsieur ?

AMÉLIE. — Avec cette personne, monsieur le président. Car je n'ai même pas le droit de dire: ce monsieur.

PORTAL. — Vous la reconnaissez ?

AMÉLIE. — Oui, monsieur le président. Mais je ne peux pas en causer davantage, même avec vous. Rapport au secret professionnel.

PORTAL. — Ah !

CLAUDEL, qui tient en main la photographie de Massieux. — Et si je vous demandais, en vous montrant cette photographie...

AMÉLIE. — Non, monsieur le ministre.

CLAUDEL. — Je ne suis pas ministre. Je suis simplement le destinataire de cette lettre, et j'aurais bien voulu savoir...

AMÉLIE. — Ça, c'est impossible. C'est le secret professionnel.

PORTAL, à Claudel. — Mademoiselle a raison...

CLAUDEL. — Sans doute, si la chose devait avoir des conséquences... Mais, mademoiselle, je soupçonne, à tort probablement, un de mes employés de m'avoir joué un tour. Il m'est pénible de le soupçonner. Vous me délivreriez d'un réel tourment si vous me disiez que ce n'est pas lui.

AMÉLIE, détournant la tête. — Je le reconnâtrais, monsieur, que je vous dirais tout de même que ce n'est pas lui.

CLAUDEL. — Alors, voyez, voyez, j'y tiens.

AMÉLIE, regardant le portrait et vivement. — Ce n'est pas lui, et alors là il n'y a plus de secret professionnel: ce n'est pas lui. Je peux me retirer, monsieur le président ?

PORTAL. — Oui, mademoiselle. Mais j'y pense... L'expéditeur n'est-il pas obligé de remplir un bulletin de dépôt pour tout pli recommandé qu'il envoie ?

AMÉLIE. — Oui, monsieur le président, c'est un règlement tout nouveau.

PORTAL. — La personne a-t-elle accompli cette formalité ?

AMÉLIE. — Naturellement.

PORTAL. — Comprenez-moi bien : a-t-elle, sous vos yeux, rempli de sa main ce bulletin ?

AMÉLIE. — Oui.

PORTAL. — Ce n'était pas rédigé à l'avance ? C'est ce que je voulais savoir. Et le bulletin est au bureau ?

AMÉLIE. — Oui.

PORTAL. — Merci, mademoiselle, et au revoir.

AMÉLIE. — Je l'espère de tout mon cœur, monsieur le président.

Elle salue et sort.

Scène X

LES MÊMES, moins AMÉLIE

PORTAL. — Claudel, faites-moi tenir de l'écriture de votre Massieux. Nous aurons celle du bulletin de la poste et nous comparerons. Vous serez fixé, quoique l'attitude de cette jeune fille devant la photographie...

M^{me} CLAUDEL. — Mais oui, mon ami, elle était sincère en disant que ce n'est pas lui.

CLAUDEL. — Elle nous avait prévenus que ce serait sa réponse dans tous les cas.

PORTAL. — Hé bien, Saillard ne me refusera pas la communication du bulletin. C'est un peu incorrect, mais inoffensif. Demain, vous aurez la certitude complète, puisque vous la désirez.

CLAUDEL. — Oui, je la désire, mon cher Portal, dans un sentiment de justice. Vous savez que c'est ma maladie, la justice.

M^{me} CLAUDEL. — Il faut laisser le président travailler, mon ami. Tu lui as déjà pris trop de temps.

PORTAL. — Je ne vous retiens pas. En effet, j'ai à travailler. Pourvu que mon secrétaire soit là !

Salutations. Georges rentre dès que M. et M^{me} Claudel sont sortis.

Scène XI

GEORGES, PORTAL

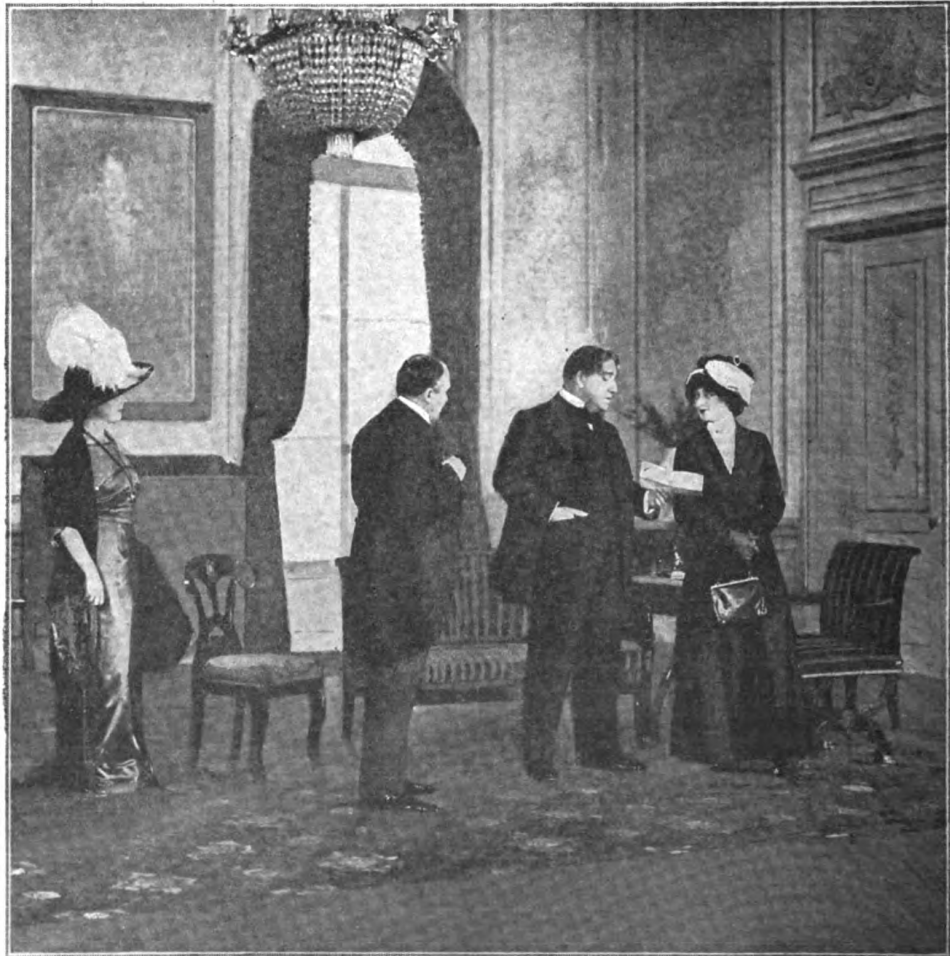
PORTAL. — Où étais-tu ?

GEORGES, il montre une feuille de papier. — J'étais allé dans ma chambre remettre au point ce projet

de lettre aux délégués des grévistes, que tu m'as donnée à refaire... J'ai pensé que ma présence était inutile ici, pendant que...

PORTAL, l'interrompant avec sévérité. — C'était à moi d'en juger. (Prenant la feuille de papier.) Mais voyons la lettre. (Il la lit.) Ce n'était vraiment pas difficile de trouver cette rédaction-là du premier coup... Maintenant, à mon discours... Tiens, mets-toi là. Je vais te jeter quelques autres notes... Le début est recopié ? Donne... (Il parcourt rapidement les feuillets pendant que Georges s'assied à sa table.) « Hé, messieurs, je le sais bien que l'hérédité existe, qu'une transmission fatale des déchéances descend sans cesse du père aux enfants. Mais qu'est-ce que le monde social, sinon une conquête de la nature, et irons-nous demander à celle-ci des leçons d'iniquité ? Quand tout notre effort est de libérer l'individu, pour l'organiser dans la vérité et la justice, hésiterons-nous devant cette dernière idole : la famille ? Non, messieurs. » Ecris, maintenant : « La famille, cette idole de l'ancien monde !... »

RIDEAU



M^{me} Claudel.

Claudel.

Portal.

Amélie.

SCÈNE IX. Portal : « C'est vous qui avez enregistré cette lettre ? »



Moreau-Janville. Mayence. Portal.

SCÈNE VIII. — Portal : « Allez-vous en, Monsieur, allez-vous en ! »

ACTE II

Dans le cabinet de travail de Portal. Murs revêtus de livres. Quelques portraits. Bureau encombré de dossiers. Un plateau avec une cafetière et des tasses de café est resté sur une petite table.

Scène première

MOREAU-JANVILLE, MAYENCE, puis ANNA
et AMÉLIE BINET

MOREAU-JANVILLE. — Fermez donc la fenêtre, Mayence. Il fait un froid de tonnerre de chien.

MAYENCE. — Je voulais voir si la bonne remettait bien à votre chauffeur la lettre pour Portal.

MOREAU-JANVILLE. — D'ici au Luxembourg, aller et retour, c'est dix minutes ? Nous allons savoir si le père et le fils sont de mèche... Si l'auto le ramène...

MAYENCE. — Mais ils sont de mèche, monsieur Moreau-Janville.

MOREAU-JANVILLE. — Et les perquisitions ?

MAYENCE. — Du battage.

MOREAU-JANVILLE. — Battage ou non, c'est intolérable ! Et le contre-coup, là-bas, dans mes usines, est odieux. Mes ouvriers bougent : chaque incident de cette sorte est téléphoné aussitôt de Paris aux mineurs ; on escompte mon arrestation. Encore un coup, c'est intolérable ! J'ai besoin du non-lieu et

aujourd'hui. Si le père et le fils sont de mèche, il faut le savoir tout de suite et, dans ces conditions, peser sur eux brutalement. Je veux l'ordonnance de non-lieu, ce soir. Quand on pense que nous l'avions avant-hier !

MAYENCE. — Vous parlez de vos usines ? Vos usines, je les aime bien, mais j'aime encore mieux ma peau, et je vous dis que nous les tenons. Vous me voyez calme, n'est-ce pas ? Ne vous affolez pas, monsieur Moreau-Janville. L'affaire est simple et elle se place comme suit. Voilà son horaire : Journée du 14, neuf heures du matin. Portal part pour Melun où il inaugure une statue. Il ne rentrera qu'à quatre heures. Retenez bien ceci : il ne rentrera qu'à quatre heures. Dix heures, cette grue de Micheline débarque ici avec son carnet ; elle ne voit pas Portal, mais son fils. Retenez bien ceci encore. Elle lui remet l'objet sous enveloppe pour son père. Midi, Micheline, l'idiote, arrive chez moi, se roule par terre, mord mes tapis, sanglote et me dit : « Sauve-toi, je t'ai livré, j'ai remis ton carnet de chèques chez Portal, sous enveloppe, à son fils ; le ministre l'aura à quatre

heures. » Je pense tout de suite : « Bruxelles, rapide, midi quarante », et je m'apprête à filer. Après réflexion, à midi et demi, je m'amène ici, rue du Val-de-Grâce, dans cette pièce même. Je trouve le fils et je lui dis : « Une dame vous a remis pour votre père, sous enveloppe, un petit paquet. » Il sort l'enveloppe de sa poche et me dit : « Ceci ? » Je lui dis : « Justement ! » Alors j'ajoute bravement : « Monsieur, voici mon nom et mon adresse, j'attends des nouvelles de pied ferme, et, si on m'apporte avant quatre heures le petit paquet que contient cette enveloppe, je le paie cent mille francs. » Je me dis : « M. Moreau-Janville trouvera que c'est salé, mais la cour d'assises, c'est aussi salé. » Je regarde mon bonhomme, il ne tique pas. Je rentre chez moi à une heure, ayant raté mon train. Je trouve encore Micheline en sanglots, je la flanque dehors et je reste là en me disant : « Mon vieux Mayence, tu es peut-être bien foutu ! » Deux heures, trois heures, quatre heures... Je dis : « Le président du Conseil rentre en ce moment, on lui remet le bibelot, mon affaire est bonne. » ... Cinq heures, un coup de sonnette. Je dis : « C'est les flies. Je suis soldat. » C'était le jeune homme avec mon carnet. Retenez bien ceci, surtout, monsieur Moreau-Janville, cinq heures, — une heure après le retour du président ! Alors, ça, c'est une autre musique. Il a fallu chercher cent billets de mille francs. Toutes les banques fermées. J'en avais trente sur moi. J'en ai eu trente autres chez Paquin, vingt chez Cartier, vingt chez Paillard. A sept heures l'affaire était dans le sac et le jeune homme est parti bien content. Donc, entre quatre et cinq heures, le père et le fils avaient fait leur affaire, et, à sept heures et demie, je vous donne ma parole d'honneur que le pain fourré au jambon et le verre de porto que j'ai avalés ont été les bien-venus, monsieur Moreau-Janville.

MOREAU-JANVILLE. — Qu'est-ce que vous voulez ? Il me semble impossible qu'un père emploie son fils à une semblable besogne.

MAYENCE. — Pourquoi impossible ?

MOREAU-JANVILLE. — Il est vrai que cent mille francs...

MAYENCE. — Oui, ça commence à compter... et puis, monsieur Moreau-Janville, si j'avais reçu la visite du jeune homme à trois heures, je croirais à la pureté du tribunal. Si je l'avais reçue à quatre heures précises, je dirais : c'est bien juste. Mais à cinq heures, je n'y crois plus. Et puis, pur ou non, lui avec son fils, ou son fils tout seul, nous tenons le bon bout, et je serai fixé dès les premiers mots de l'entretien. S'il fait le méchant, je le zigouille. Il ne croit pas tout de même que nous allons nous laisser bouffer sans rien dire. Nous avons acheté des députés, c'est possible, mais lui, il en a volé la preuve. Entre corrupteur et voleur, il y a tout de même une différence.

MOREAU-JANVILLE. — Ne criez donc pas vos titres comme ça.

MAYENCE. — Pas de prison, voilà ma devise.

MOREAU-JANVILLE. — Oui, mais vous me ferez le plaisir de ne pas le zigouiller comme vous dites.

Geste de Mayence.

MAYENCE. — On y mettra de la vaseline, monsieur Moreau-Janville, si ça vous chante. Ça m'étonne de vous, qui êtes pour la poigne.

MOREAU-JANVILLE. — Je suis pour ne jamais prononcer de paroles irréparables, quand elles sont

inutiles. De tous les hommes que j'ai rencontrés devant moi, depuis que je me bats pour défendre la grande affaire française dont je suis le chef, Portal est le plus remarquable. Il écrit admirablement. Il parle mieux. Je l'ai cru sincère. S'il ne l'est pas, il est encore plus fort... Si on pouvait l'avoir à soi, hein, Mayence ? Je sais, je sais, ça vous fait sourire quand je parle de défense sociale...

MAYENCE. — Oh ! moi, monsieur Moreau-Janville, je ne comprends que la politique fin de mois.

MOREAU-JANVILLE. — Dites fin de classe, fin de pays, fin de tout. Si nous, les possédants, nous n'allons pas chercher l'énergie, là où elle est, même dans la Révolution, nous serons mangés. Mes chiens de garde, je les fais avec des loups. Je ne suis venu que pour voir celui-là bien en face.

Bruit de trompe au dehors.

MAYENCE. — Ecoutez, voilà l'auto.

MOREAU-JANVILLE. — Il ramène Portal ?

MAYENCE, regardant par la fenêtre. — Non.

MOREAU-JANVILLE. — Alors il faut descendre...

MAYENCE. — Sa bonne, en remettant au chauffeur la lettre pour Portal, a dit au concierge de monter la réponse dès que l'auto serait rentrée.

ANNA, paraissant, une lettre à la main. — Monsieur, voici la réponse.

MAYENCE, décachetant la lettre et lisant. — *Le président du Conseil recevra M^r M... et M^r M.-J... tantôt, entre quatre heures et quatre heures et demie, à son domicile particulier, rue du Val-de-Grâce... Ce n'était pas une blague, il est au Sénat.*

MOREAU-JANVILLE. — M... M.-J... Pourquoi les initiales seulement ?

MAYENCE. — Parce qu'ils sont de mèche et qu'il a peur des noms ! C'est un enfant.

MOREAU-JANVILLE. — Eh bien, allons.

MAYENCE. — Vous avez cent francs ?

En ce moment Anna rentre, accompagnée d'Amélie Binet qu'elle introduit.

ANNA. — Entrez, mademoiselle.

MOREAU-JANVILLE, à Anna. — Merci, madame, nous serons là à quatre heures.

ANNA, ne l'écoute pas et se met à chercher sur la table. — Mais où est donc cette enveloppe ? (Pendant qu'elle remue les papiers, Moreau-Janville a donné cent francs à Mayence. Celui-ci les met dans la main d'Anna au moment où elle a trouvé l'enveloppe. Anna regardant le billet.) Mais non... mais non... gardez ça... Je n'en veux pas. Je n'en veux pas. Je n'en veux pas. En voilà des manières.

Elle les reconduit. Geste de Mayence reprenant l'argent. Anna revient à Amélie.

Scène II

ANNA, AMÉLIE

ANNA, lui tendant l'enveloppe. — Vous pouvez lire ?

AMÉLIE, lisant. — Mademoiselle Amélie Binet... Oui, c'est bien pour moi.

ANNA. — Il y a là dedans une carte que vous n'avez qu'à présenter pour voir monsieur dans les couloirs du Sénat. C'est au Luxembourg.

AMÉLIE. — Oui, oui, je sais. J'y vais. Merci, madame.

ANNA, reprenant l'enveloppe. — Mais, c'est bien vrai, au moins, que vous êtes M^{lle} Amélie Binet ?

AMÉLIE. — Mais oui, voyons.

ANNA. — Et que vous venez pour ce papier de la poste que monsieur attend?

AMÉLIE. — Je le lui apporte.

Elle montre une autre enveloppe qu'elle a dans son sac à main.

ANNA. — C'est qu'il y a tant de farceurs.

AMÉLIE. — Vous ne me reconnaissez pas? Vous m'avez vue hier.

ANNA. — Ah oui! Je vous remets, maintenant. (Elle lui rend la carte de Portal.) C'est qu'on en voit tant et tant!

Georges paraît. Amélie sort. Georges n'a vu Amélie que de dos.

Scène III

GEORGES, ANNA

GEORGES. — Quelle est cette personne?

ANNA, après avoir refermé la porte. — C'est pour votre père. Quelqu'un de la poste. La dame d'hier, quoi! Elle apporte un reçu... Ah! quand donc qu'il sera plus ministre? On n'a seulement pas le temps de desservir!

Elle va pour prendre le plateau sur la petite table.

GEORGES. — Quel reçu?

ANNA. — Celui de la poste que monsieur attend, ce papier pour une lettre recommandée. Ah! je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas!... (Elle se sauve en coup de vent. Elle revient et dit à Georges tout d'une traite.) Elle venait pour monsieur qui avait laissé une carte pour elle. Je lui ai donné la carte, elle est partie au Sénat pour voir monsieur et lui remettre ce reçu... Ouf! Quelle maison! Bon, on sonne! (Elle sort puis revient.) C'est M^{me} Claudel, monsieur Georges, qui demande après madame.

GEORGES. — Je vais avertir maman.

ANNA. — A vos aises, monsieur Georges... (Elle introduit M^{me} Claudel et emporte le café en disant:) C'te malice!

Scène IV

GEORGES, M^{me} CLAUDEL

GEORGES. — Ah! C'est toi?

Il la prend dans ses bras et la regarde, comme épouventé.

M^{me} CLAUDEL. — Voyons, Georges. Laisse. Il faut avertir ta mère. Et tout de suite. Sinon, elle trouverait étrange...

GEORGES. — Ma pauvre amie, nous n'en sommes plus là...

M^{me} CLAUDEL. — Comme tu as dit ce mot! Tu as l'air si ému! Que se passe-t-il?

GEORGES. — Il se passe que tu coures un immense danger, à cause de moi. En ce moment, j'en ai la certitude, mon père a entre les mains le bulletin de la poste qu'il a promis à ton mari de lui procurer.

M^{me} CLAUDEL. — Celui de l'envoi de la lettre recommandée? Et après?

GEORGES. — Mais ce bulletin... (Il hésite.) ce bulletin est de mon écriture.

M^{me} CLAUDEL, saisie. — De ton écriture?... (Un

temps.) C'est toi qui a envoyé à mon mari les cent mille francs?

GEORGES, cherchant ses mots. — Oui, pour t'empêcher de partir!... J'avais joué à la Bourse... J'avais gagné... Tu étais venue m'annoncer votre départ... l'angoisse de ton mari, ses dernières démarches... Je me suis dit: « Si je pouvais prêter à Claudel ces cent mille francs, il ferait face à ses échéances... il ne vendrait pas sa maison... Il n'emmènerait pas Gabrielle. » Mais comment les lui prêter? Et qu'aurait dit mon père à me savoir cette somme entre les mains?... Il y avait ce vol du collier de perles... Alors j'ai imaginé cette soi-disant restitution...

M^{me} CLAUDEL. — Et tu n'as pas calculé que la moindre recherche nous découvrirait?

GEORGES. — S'il n'avait pas soupçonné Massieux, ton mari n'aurait rien cherché. C'a été une fatalité! Ah! mon amie, pardonne-moi.

M^{me} CLAUDEL. — Et tu es sûr que ton père a ce bulletin?

GEORGES. — Oui, sûr, et à cette minute. L'employée des postes est venue ici, d'abord. D'ici, on l'a renvoyée au Luxembourg.

M^{me} CLAUDEL. — Voyons, voyons... Tu as déguisé ton écriture?

GEORGES. — Comment veux-tu?... J'étais à un guichet, entouré de gens impatients. L'employée me tend un papier en me disant: « Remplissez cette fiche. » Je demande si je dois absolument signer, elle me dit que, si je ne veux pas, je n'ai qu'à écrire ces mots: « Je désire garder l'anonyme... » Et cette explication durait, durait!... J'ai écrit: « Je désire garder l'anonyme » d'un trait.

M^{me} CLAUDEL. — Mais ton père va montrer ce bulletin à mon mari. Il était déjà si jaloux de toi. Je ne te l'ai jamais dit. A quoi bon? Cet envoi d'argent sera pour lui la preuve.

GEORGES. — De quoi? Si je t'aime, est-ce que cela prouve que tu m'aimes? J'aurai envoyé cet argent dans un moment d'égarément pour t'empêcher de partir, à ton insu... Voilà ce qu'il faut que tu dises à ton mari.

M^{me} CLAUDEL. — Et qu'il ne croira pas.

GEORGES. — Pourquoi?

M^{me} CLAUDEL. — Parce qu'il est jaloux, je te répète. Non, il ne croira pas cela... Mais rien que la date de cet envoi d'argent, comment l'expliquer?... Quand as-tu mis l'argent à la poste?

GEORGES. — Avant-hier soir, à six heures.

M^{me} CLAUDEL. — Le timbre seul de l'enveloppe démontre donc que tu étais au courant de ses projets, alors qu'il ne les avait dits qu'à moi... Sais-tu ce qu'il croira? Que je suis ta conseillère dans cette affaire des cent mille francs, que je l'ai combinée avec toi, que je te les ai demandés, que tu es mon amant... Il est mon mari. J'aurais fait donner de l'argent à mon mari par mon amant!... Voilà ce qu'il croira. Je l'entendrai me dire cela... Je ne le supporterai pas. Il a des soupçons trop dégradants, trop salissants... Je ne te reproche rien, mon Georges. Ce que tu as fait, tu l'as fait par amour pour moi. Mais tu aurais dû sentir que, cet envoi d'argent, c'était un trop grand outrage à cet homme. Et qu'il m'en croie la complice, vois-tu, ah! c'est trop horrible!

Elle se laisse tomber sur une chaise, accablée. On sonne.

GEORGES. — Quelqu'un?... Ce n'est pas mon père, il a sa clef... (Soulagé.) Ah! Bourdelot!

Scène V

LES MÊMES, BOURDELOT

BOURDELOT, à M^{me} Claudel, qui va pour sortir. — Madame, restez. J'allais chez vous au sortir d'ici... (A Georges.) Ton père m'envoie pour que tu l'attendes. Il n'a pas pu quitter le Sénat. On l'interpelle. Il sera ici dans vingt minutes. Il veut te demander une explication. Tu devines sur quoi... (A M^{me} Claudel.) Ah! madame, qu'avez-vous fait faire à cet enfant?

M^{me} CLAUDEL. — Monsieur!...

GEORGES. — Je te défends...

BOURDELOT. — Tu me défends?... Ah! Je vais mettre des gants pour te parler! Tu ne sais donc pas ce qui t'arrive? Ton père a le bulletin de la poste qui prouve que tu es l'expéditeur des cent mille francs reçus par Claudel avant-hier. Ose me dire, à moi, que madame n'était pas au courant de cette affaire? Et vous, madame, pour que tout à l'heure je puisse défendre un peu, devant son père, ce pauvre petit, avouez que c'est vous qui l'avez entraîné! Et c'est bien mal, bien mal. Car, enfin, comment s'est-il procuré cet argent?

M^{me} CLAUDEL. — Qu'est-ce que je vous ai dit, Georges? Ce que pense M. Bourdelot, comment voulez-vous que mon mari ne le pense pas?

GEORGES. — Mais elle ne savait rien, Bourdelot, il y a un quart d'heure, de ce que j'ai fait. J'ai agi tout seul, à son insu, je te le jure.

BOURDELOT. — Si c'était vrai!...

GEORGES. — Mais oui, c'est vrai! Regarde-la!

BOURDELOT. — Ce serait pire. Si tu n'as pas cette circonstance atténuante, que dire, tout à l'heure, à ton père pour toi, quand il sera ici?

M^{me} CLAUDEL. — Que c'est moi qui l'ai entraîné, vous avez raison, monsieur Bourdelot.

GEORGES. — Oh! Ça, jamais, jamais!

M^{me} CLAUDEL. — Si, Georges. Du moment que l'on doit me croire votre complice dans cette affaire d'argent, — vous voyez bien que M. Bourdelot le croit toujours, — il faut au moins que cette accusation injuste et dont je ne pourrai pas me laver vous serve à vous. Quand votre père saura que vous avez joué à la Bourse (Geste de Bourdelot.) dans la position que vous occupez auprès de lui, il aura contre vous une telle colère! Elle sera moins forte si elle n'est pas contre vous tout seul.

BOURDELOT, très ému. — Alors, c'est à la Bourse... Madame, je vous fais mes excuses... oui... de vous avoir parlé comme quelqu'un qui... Vous savez, un vieux bohème comme moi, ça n'est pas gâté dans ses amours... Alors ça croit plutôt le mal que le bien quand il s'agit d'une femme... Mais je me suis trompé, je le sens, je le vois. Et, encore une fois, je vous en fais mes excuses.

GEORGES. — Ah! merci, Bourdelot. Ce que tu viens de dire à M^{me} Claudel il faut que tu le dises à mon père, qu'elle n'est pour rien dans cet envoi d'argent, et alors qu'il n'a pas le droit, lui qui est juste, de la livrer aux soupçons de son mari.

BOURDELOT. — Ce n'est pas une question de justice, cela, c'est une question de sentiment, et Portal n'est pas de ceux qui reculent, devant un devoir, pour des raisons de sentiments. S'il considère comme de son devoir de parler à Claudel, il parlera.

M^{me} CLAUDEL. — Alors, tout est perdu!

BOURDELOT, nerveux et cherchant sa pensée à travers

ses mots. — Non, madame, non... J'entrevois un moyen... Il faudrait que votre mari, tout en sachant que le bulletin est de l'écriture de Georges, crût que cet argent n'est pas de lui.

GEORGES. — Mais c'est impossible!

BOURDELOT. — C'est possible. Je te répète que j'aperçois le moyen!... Il faut que ton père ne cherche pas comment tu te l'es procuré, cet argent. Je le sais, moi, à présent. Et je suis trop heureux que tu l'aies eu à la Bourse. Lui ne penserait pas comme moi. Il faut qu'il croie, lui aussi, que tu n'as été qu'un intermédiaire. Je l'ai, mon moyen.

GEORGES. — Un intermédiaire? Mais de qui?

BOURDELOT. — De M^{me} Vincent.

GEORGES. — De Mélanie Duplay?

BOURDELOT. — Oui. Si j'étais allé lui dire — j'en ai eu l'idée, hier — : « Claudel est dans l'embarras, il va être obligé de vendre sa maison. Il importe à la cause qu'il ne quitte ni Paris ni son commerce. Aidez-le sans qu'il en sache rien... » Crois-tu qu'elle m'aurait refusé?

GEORGES. — Non.

BOURDELOT. — Tu vois. Il paraîtra donc tout naturel à ton père que j'aie fait cette démarche. Et je vais lui dire que je l'ai faite, que Mélanie m'a prêté cent mille francs pour Claudel, que je les ai envoyés par toi... — tiens, — parce que tu avais une machine à écrire et pour que l'envoi restât tout à fait anonyme...

GEORGES. — Mais si Claudel, une fois averti par mon père, court chez Mélanie la remercier?

BOURDELOT. — J'y aurai passé avant. En sortant d'ici.

GEORGES. — Tu lui raconteras?

BOURDELOT. — Rien, rien. Je trouverai, je trouverai.

M^{me} CLAUDEL. — Et si elle refuse?...

BOURDELOT. — De se prêter à cette complaisance?... Elle! Non, non. C'est Claudel, lui, qui ne voudra plus garder ces cent mille francs quand il croira qu'ils viennent d'elle. Il me les rendra, et moi, je les rendrai à Georges.

M^{me} CLAUDEL. — Ah! C'est tout ce que je désire, qu'il n'ait plus cet argent!...

BOURDELOT. — Maintenant, madame, il ne faut pas que Portal vous trouve ici. Je vous ferai savoir demain matin le résultat de ma visite chez Mélanie. D'ici là, dominez-vous. Si Portal a déjà prévenu votre mari, — c'est possible, — la moindre imprudence vous perdrait. S'il ne l'a pas prévenu, il faut que le soupçon ne l'effleure même pas. Georges, reconduis madame, et pour qu'elle me pardonne mon intervention, dis-lui un peu quel ami je te suis.

M^{me} CLAUDEL. — Je le sais, monsieur Bourdelot, et je vous remercie pour lui et pour moi.

Elle lui tend la main, que Bourdelot baise gauchement.

Scène VI

BOURDELOT, GEORGES

BOURDELOT, après un silence, regardant Georges qui rentre après avoir reconduit M^{me} Claudel et qui est visiblement gêné sous ce regard. — Alors, tu as joué à la Bourse?

GEORGES. — Oui.

BOURDELOT. — Dans la position que tu occupes auprès de ton père! Tu as vu? Ça a été le premier

sentiment de M^{me} Claudel... Et par qui as-tu joué à la Bourse ?

GEORGES. — Comment, par qui ?

BOURDELOT. — Oui. Tu as employé un agent, un coulisier. Dis-moi son nom.

GEORGES. — Pourquoi ?

BOURDELOT. — Pour que je sache entre quelles mains tu t'es mis. On ne fait pas gagner cent mille francs comme ça à quelqu'un sans avoir de grands services à lui demander, et tu n'en peux rendre... que de politiques.

GEORGES. — N'insiste pas. De quel droit me poses-tu ces questions ?

BOURDELOT. — Du droit de quelqu'un qui va couvrir ce que tu as fait, et qui, par conséquent, doit tout savoir.

GEORGES. — Tu ne couvriras rien. Accepter que tu te substitues à moi, vis-à-vis de mon père et de Claudel, c'est m'obliger, en effet, à répondre à toutes les questions. Et je ne veux pas y répondre. Il n'y a pour moi qu'un intérêt : préserver M^{me} Claudel. Tu m'as dit que rien n'empêcherait mon père d'apprendre à son mari la vérité sur le bulletin de la poste. Soit ! Ce que je te demande à toi, c'est simplement d'attester à mon père, pour qu'il l'atteste au mari, ce que tu sais, ce que tu as vu, que M^{me} Claudel a été étrangère à cet envoi d'argent, qu'elle ignorait absolument que j'en étais l'auteur.

BOURDELOT. — Tu n'es pas sûr que ton père me croira. Si ton père me croit, tu n'es pas sûr que le mari croira ton père. Ce plan, c'est donc le risque. Au lieu que mon plan à moi, c'était le salut certain. Tu aimes cette femme passionnément et tu préfères qu'elle coure ce risque plutôt que de me dire le nom d'un coulisier ? Allons donc ! Ce n'est pas ce nom que tu me caches, c'est autre chose. Malheureux !

Tu n'as pas joué à la Bourse !

GEORGES. — Eh bien, non. J'ai dit ça à M^{me} Claudel, parce que...

BOURDELOT. — Parce que tu ne pouvais pas lui dire l'action abominable que tu as commise et que je devine, entends-tu ? que je devine. Tout est clair, maintenant pour moi. Et pour ton père aussi, tout va l'être clair. Il est déjà sur la trace. Si je ne la couvre pas, cette action, c'est ton déshonneur. Si je la couvre, c'est le mien !... Mentir à ton père, et là-dessus ! M'associer à ce que tu as fait !

GEORGES. — C'est justement ce que je ne veux pas, Bourdelot. Oui, j'ai commis une action terrible. En la commettant, j'ai regardé bien en face la possibilité qu'elle fût connue. Elle l'est, puisque tu l'as devinée. Par conséquent tu as des indices... Alors, tout change... Je ne t'entraînerai pas dans mon naufrage. Porte ton témoignage pour M^{me} Claudel. Et laisse-moi sombrer seul, Bourdelot. Quand on a de ça, (il se frappe la poitrine.) on peut toujours choisir la façon...

BOURDELOT. — C'est logique ! Aller à sa passion par tous les chemins, ne tenir compte de rien, ni de personne, prendre la vie comme une partie à quitte ou double et, quand on perd, se faire sauter comme au tripot ! Ces affreuses théories de nihilisme et de crime, tu les pensais donc vraiment ? Se faire sauter ? Si on ne faisait sauter que soi ! Et ton père ? et ta mère ? et M^{me} Claudel ? et moi ? Nous sommes tous atteints en toi, quoi qu'il t'arrive. Et tu crois que je te laisserai sombrer seul, toi, le petit, moi le

grand frère ? Non, non ! Moi vivant, il ne t'arrivera pas ça.

Portal paraît.

Scène VII

LES MÊMES, PORTAL

PORTAL, allant droit à Georges. — Qu'est-ce que c'est que ces cent mille francs ? D'où ça sort-il ?

BOURDELOT, se mettant entre Portal et son fils. — Voilà, Portal, je n'ai pas pu te dire tout à l'heure au Sénat. On t'appelait à la tribune. Puis, la chose est compliquée. Ce que Georges a fait dans cette affaire Claudel, il l'a fait... pour moi, en mon lieu et place. C'est un service que je lui ai demandé.

PORTAL. — Qu'est-ce que c'est encore que ça ? Ces cent mille francs viennent de toi ?

BOURDELOT. — Je vais t'expliquer. Claudel parti, c'était un grand vide laissé dans nos rangs, tu l'as dit toi-même. Alors, j'ai cherché de l'argent pour lui, et j'en ai trouvé.

PORTAL. — Tu en as trouvé ? Toi ? Comment ?

BOURDELOT. — Je vais te dire... Je voulais que Claudel eût cet argent sans en connaître la provenance. Alors, Georges a dactylographié la lettre pour moi. Et il s'est chargé de la recommander. J'avais exigé de lui le secret, même vis-à-vis de toi.

PORTAL. — Comment t'es-tu procuré cet argent ?

BOURDELOT. — Je l'ai eu de... Tu vas bondir... Je l'ai eu de Mélanie Vincent.

PORTAL. — Tu as demandé à Mélanie cent mille francs pour Claudel ?...

BOURDELOT. — Oui, et, quand elle a su le motif, elle les a très généreusement donnés.

PORTAL. — Tu es allé demander de l'argent à cette abominable intrigante ? Pour Claudel ? Pour un homme dont tu sais qu'il l'a en horreur, qu'il la méprise ? Tu n'as pas fait cela, Bourdelot, ce n'est pas vrai.

BOURDELOT. — Si... Mais si... Il y avait urgence... Et puis, tu sais que je n'ai jamais cessé de la voir. Et je ne suis pas le seul parmi nos amis.

PORTAL. — Et moi je n'ai jamais cessé de te le reprocher. Il y a tout de même une différence entre aller fumer sa pipe dans les salons d'une fille — c'en est une — et prendre son argent pour le compte d'un autre qui n'en sait rien. L'une de ces choses est une veulerie, dont, malheureusement, je te sais capable. L'autre est une aberration. Je ne peux pas croire cela de toi, Bourdelot. Ce n'est pas vrai.

BOURDELOT. — Si, Portal, c'est vrai.

PORTAL. — Ta parole ?

BOURDELOT. — Ma parole.

PORTAL, après un silence et durement. — Alors, c'est toi qui va prévenir Claudel. Ce sera ton châtement. Assieds-toi là et écris.

GEORGES. — Mon père...

PORTAL. — Toi, Georges, tais-toi. Tu es aussi coupable que lui de t'être prêté à cette saleté et de ne m'avoir pas prévenu. Tu n'es ici ni mon fils, ni l'ami de Bourdelot. Tu es mon chef de cabinet. Tu ne le seras plus longtemps. (Anna paraît à la porte. Il se retourne.) Qu'est-ce qu'il y a ?

ANNA. — Ce sont ces deux messieurs de tout à l'heure qui demandent monsieur.

PORTAL. — Ah ! oui, c'est vrai. Je leur avais donné rendez-vous pour quatre heures. (A Bourdelot et à Geor-

ges.) Vous, laissez-moi cinq minutes, j'expédie ces gens et je vous rappelle. Va écrire ta lettre à Claudel.

Scène VIII

PORTAL, MOREAU-JANVILLE et MAYENCE

Moreau-Janville et Mayence entrent. Salutations. Portal, coup de tête très sec. Moreau-Janville de même. Mayence obséquieux.

MAYENCE, bas à Moreau-Janville. — Alors, patron, c'est moi qui attaque?

MOREAU-JANVILLE, même jeu. — Oui, allez!

MAYENCE. — Vous voudrez bien excuser, monsieur le président du Conseil, la liberté que nous avons prise, M. Moreau-Janville et moi.

PORTAL. — Pas de phrases, monsieur. Vous venez me parler de l'affaire Delattre?

MAYENCE. — Oui, monsieur le président du Conseil.

PORTAL. — Vous avez à me donner quelques éclaircissements?

MAYENCE. — Oui, monsieur le président du Conseil.

PORTAL. — Je le pensais. Voilà pourquoi je vous reçois. J'ai dit à la tribune de la Chambre que je voulais faire la lumière complète sur cette affaire Delattre. J'en saisirai donc toutes les occasions.

MAYENCE. — Nous vous en apportons une, monsieur le président du Conseil.

PORTAL. — Tant mieux. Seulement, l'affaire Delattre est entrée dans le domaine judiciaire. Elle n'en sortira pas. Vous êtes bien avertis. Tout ce que vous me direz ici, tout, sera rapporté exactement au juge d'instruction. Et comme vous avez été en rapports avec lui, hier et ce matin, vous auriez pu vous épargner cette visite.

MAYENCE. — Ce sont précisément ces récents rapports avec le juge d'instruction qui feront l'objet de l'entretien que nous avons désiré, M. Moreau-Janville et moi, avoir avec vous, monsieur le président du Conseil. Nous sommes persuadés que vous ne pouvez y être pour rien, dans ces nouvelles perquisitions pratiquées à nos domiciles respectifs. Outre qu'elles sont injustifiées, elles nous font le plus grand tort, à M. Moreau-Janville, dans ses usines; à moi, dans ma modeste banque. Encore une fois, monsieur le président du Conseil, nous sommes persuadés qu'elles ont été faites sans votre agrément. Après le sacrifice qui nous a été demandé, imposé même, et que nous avons consenti très volontiers, nous avions le droit...

PORTAL, le regardant fixement. — Qu'est-ce que vous voulez dire?

MAYENCE, répétant. — Après le sacrifice...

PORTAL. — J'ai entendu, mais mal compris...

MAYENCE. — Pourtant, c'était clair...

PORTAL, se levant à moitié. — Alors, vous avouez qu'à propos de l'affaire Delattre, il vous a été demandé de l'argent et que vous en avez versé?

MAYENCE, arrogant. — Vous ne le saviez pas, monsieur le président du Conseil?

PORTAL, marchant sur lui. — Moi! (Terrible.) Allez-vous-en!

MAYENCE. — Mais, monsieur le président.

PORTAL. — Allez-vous-en, monsieur, allez-vous-en.

MOREAU-JANVILLE. — Mayence, M. Portal vous dit de sortir, sortez.

Mayence les regarde. En ce moment, Portal va et vient à travers la chambre. Moreau-Janville accompagne Mayence à la porte. Mayence sort.

Scène IX

PORTAL, MOREAU-JANVILLE

PORTAL, ayant marché dans la pièce, se retourne. — Et vous, qu'est-ce que vous attendez pour prendre le même chemin que votre agent?

MOREAU-JANVILLE. — De vous avoir fait des excuses, monsieur. Oui, pour l'insinuation que M. Mayence s'est permise à votre égard. M. Mayence est venu ici avec une idée préconçue. Il n'a pas su comprendre, à votre accent, ce que j'ai compris, moi, tout de suite qu'en dépit des apparences, (Il souligne.) vous êtes absolument étranger à la petite opération à laquelle il a fait allusion. Encore une fois je tenais à vous en avoir fait toutes mes excuses. Je vous les ai faites, adieu, monsieur.

PORTAL. — Ah! Non, cette fois, vous, je vous garde. Votre agent tout à l'heure, vous maintenant, lui, sous une forme que je n'ai pas pu accepter, vous, d'une manière plus correcte et plus perfide, vous venez de me faire entendre que mon nom se trouve mêlé à un sale trafic autour de cette sale affaire Delattre. Nous allons nous en expliquer, et tout de suite.

MOREAU-JANVILLE. — Non, monsieur, je ne vous expliquerai rien.

PORTAL. — Alors, vous vous expliquerez devant le juge d'instruction. Ça ne trahira pas.

Il va à son bureau pour écrire.

MOREAU-JANVILLE. — N'écrivez pas cette lettre, monsieur, du moins pas avant d'avoir fait une petite enquête par vous-même. Nous vous en avons assez dit, M. Mayence et moi, pour que vous commenciez à le comprendre: le trafic qui vous indigne s'est fait dans votre entourage, et le bénéficiaire vous touche de près, de trop près. (Portal repose la lettre qu'il vient d'écrire et regarde.) Je pourrais vous dire cela en en triomphant, je vous le dis, avec une émotion qui vous prouve que je ne suis pas celui que vous croyez. J'ai l'horreur de la corruption et de la vénalité autant que vous, monsieur Portal. Ce n'est pas ma faute, si je les ai rencontrés en travers de toutes mes entreprises. Ce n'est pas ma faute si, croyant à mon pays, comme vous à vos idées, et voulant contribuer à lui donner une flotte que je lui sais nécessaire, j'ai été rançonné à tous les coins des commissions, des journaux, du Parlement et ailleurs. Aussi, je ne saurais vous dire le respect que j'éprouve pour tous ceux — et ils sont rares — dont je sens qu'ils ont conservé toutes les fiertés, toutes les probités d'une conscience intransigeante. Et, quand je suis forcé de les frapper pour me défendre, j'en souffre et je les plains.

PORTAL, debout. — Je n'ai que faire de votre pitié, monsieur. De ce que vous m'avez dit, je ne retiens qu'une chose: vous avez commis, M. Mayence et vous, un nouveau délit de corruption, et vous vous croyez couverts par la personnalité de votre complice. Vous coucherez tous les trois au dépôt, ce soir même.

MOREAU-JANVILLE. — Je ne le crois pas, monsieur. Vous êtes trop juste. Vous hésitez avant de briser la vie de quelqu'un qui est bien jeune et qui est peut-être une victime de vos idées. Quant à moi, j'ai bec et ongles, et je vous attends.

Il sort.

Scène X

PORTAL, ANNA

PORTAL, écoute un moment la porte se fermer, puis il appelle. — ANNA. (Anna paraît.) Ces deux messieurs sont déjà venus ?

ANNA. — Le plus jeune seulement, pas l'autre.

PORTAL. — Quel jour ?

ANNA. — C'est le jour où mon mari était à Melun avec monsieur. Il a demandé M. Georges.

PORTAL. — M. Georges l'a vu ?

ANNA. — Oui, monsieur.

PORTAL. — Merci, Anna... Anna ?

ANNA. — Monsieur ?

PORTAL. — Il ne vient pas de femmes ici voir M. Georges, quand madame et moi nous n'y sommes pas ?

ANNA. — Non, jamais, monsieur.

PORTAL. — Ma pauvre fille, tu ne sais pas mentir. Ces jours derniers, rappelle-toi.

ANNA. — Monsieur ne veut pas dire M^{me} Claudel ?

PORTAL. — Ah ! M^{me} Claudel vient... souvent ?

ANNA. — Quand elle a rendez-vous avec madame, si madame n'est pas là, M. Georges lui tient compagnie quelques minutes ; comme tout à l'heure, avant que M. Bourdelot arrive. Ah ! monsieur ne va pas se mettre ces idées-là en tête !

PORTAL. — Il ne s'agit pas de M^{me} Claudel. Une autre femme est venue certainement... l'air pas comme il faut.

ANNA. — Ah ! Oui. Une autre... Ah ! C'est qu'il faut en avoir une tête ici !... Mais elle n'a fait qu'entrer et sortir. C'était pour remettre un paquet cacheté qu'elle n'avait jamais voulu me confier. C'est encore le jour que monsieur était à Melun.

PORTAL. — Elle est venue, avant ou après le monsieur qui sort d'ici ?

ANNA. — Je ne me rappelle plus. Une fois, je faisais le salon. Une autre fois, M. Georges était à table... Attendez... Quand je faisais le salon, c'était la dame... M. Georges s'est levé de table pour le monsieur... Oui, oui, oui, oui, je me rappelle.

PORTAL. — La femme a apporté le paquet le matin et l'homme est venu à midi ?

ANNA. — Oui, midi, midi et demi.

PORTAL. — C'est bien, va.

Anna sort.

Scène XI

PORTAL, M^{me} PORTAL

PORTAL, appelant sa femme. — Françoise ! (M^{me} Portal paraît.) Françoise, il s'agit d'une chose très grave. Pas de questions, toi. Réponds-moi. Georges est l'amant de M^{me} Claudel ?

M^{me} PORTAL. — Tu n'y penses pas, mon ami ! Georges n'aime personne, pas même nous, et M^{me} Claudel ne fait pas plus attention à lui... S'il

y avait quoi que ce soit entre eux, je l'aurais deviné, et je te prie de croire que je ne l'aurais pas supporté.

PORTAL. — Eh bien, ma pauvre amie, tu vas voir ce qu'il y a entre ton fils et cette femme. (Appelant.) Bourdelot ! Georges !

Scène XII

LES MÊMES, GEORGES, BOURDELOT

BOURDELOT, tendant un papier à Portal. — J'ai fini la lettre à Claudel, mon ami.

PORTAL, prenant le papier qu'il déchire. — Assez de mensonges, Bourdelot. Je sais tout. Je sais que les cent mille francs envoyés par Georges à Claudel viennent de Mayence et de Moreau-Janville. Ils sortent d'ici et ils me l'ont dit. Tu avais été exactement renseigné : Micheline Arnaud a bien livré dans un accès de jalousie les talons de chèques de Mayence.

BOURDELOT. — Mais, à qui ?

PORTAL. — A lui ! A lui ! Et, tout de suite, épouvantée de ce qu'elle avait fait, elle est allée le raconter à Mayence. Mayence est venu ici. Et lui, il a vendu le carnet ! Et c'est chez moi, parmi ces objets témoins de toute une vie de labeur et de dévouement, que s'est conclu l'infâme marché. Ces cent mille francs, c'est le prix de sa félonie !... Ah ! malheureux !

M^{me} PORTAL. — Mais ce n'est pas vrai, Portal ! Ce n'est pas possible. Ton fils ne t'a pas fait ça, à toi, son père ! Et quel père ! Mais défends-toi, Georges, il y a un malentendu épouvantable, une erreur !... Ecoute-le, père !... Laisse-le s'expliquer !... Parle, Georges ! Mais parle...

GEORGES. — A quoi bon ?

M^{me} PORTAL. — Alors, c'est vrai ?

GEORGES. — C'est vrai.

M^{me} PORTAL. — Mais comment ? Mais pourquoi ?

PORTAL. — Pour empêcher M^{me} Claudel de partir, parce qu'il est son amant. (Geste de Georges.) Il a voulu la garder, et, devant son abjecte passion, rien n'a tenu, ni la probité dont je lui ai toujours donné l'exemple, ni un dernier scrupule envers cet honnête homme à qui il avait déjà volé sa femme, ni le respect de mon œuvre à moi !... Ça, c'est le pire ! Tu savais, toi qui travailles avec moi, ce qu'est cette affaire Delattre : le cas unique, la leçon de chose accessible à tous, le capitalisme pris en flagrant délit de collusion avec les politiciens... Tu savais ce que nous en ferions — ce que nous en ferions sortir — les bureaux de la Marine nettoyés, le plus grand flibustier de la haute industrie exécuté, le bloc des parlementaires véreux entamé, et par cette brèche nos grandes lois de réforme et de solidarité passant enfin — tu savais cela ! Tu le savais !... Et aussi contre quoi nous heurtons : dans la presse, au Conseil même, à la Chambre, au palais, toutes les forces de réaction coalisées !... L'affaire Delattre, c'est la ferme de Hougoumont, le cimetière d'Eylau, le petit point de terre grand comme cela sur la carte. Une fois pris, c'est la bataille gagnée, une conquête immense. Tu le savais ! Tu as eu là notre victoire entre les mains. Et tu l'as vendue ! Tu l'as vendue à un brigand, à un Mayence, qui, tout à l'heure, ici, essayait de me faire chanter, moi, à cause de toi ! Toi ! Mon fils, mon fils !... Et toi, Bourdelot, mon ami de trente ans, en qui je croyais comme dans un frère, tu te fais son

complice en couvrant son crime, car tu le connaissais. Ton visage criait sa honte, tout à l'heure. Je comprends, tu as voulu le sauver. Il n'y a que la justice. Et je vais la faire!

M^{me} PORTAL. — Qu'est-ce que tu veux dire, mon ami?... Tu ne veux pas?...

PORTAL. — Le faire arrêter. Si... Et de ce pas, pour crime de forfaiture. Il a fait son droit, il sait où cela mène, il ira.

M^{me} PORTAL. — Mais, mon ami...

PORTAL. — Tu vas te mettre avec lui, contre moi, toi aussi?

M^{me} PORTAL. — Non, mon ami, je suis avec toi. Je l'ai toujours été, depuis que je suis ta femme. Je t'ai toujours soutenu. Ta foi est la mienne, tu le sais bien. Mais en ce moment, qu'est-ce que tu veux? pendant que tu parlais, la mère a tressailli en moi, trop fortement!... Tu ne peux pas envoyer ton fils aux assises, en prison. Mais ce n'est pas lui qui a fait ce crime, ce n'est pas lui!... Il n'a été qu'un instrument. C'est cette femme qui l'a conseillé, suggestionné... La justice, c'est de frapper la vraie coupable... Pas lui, pas lui, qui n'a été que faible!... N'est-ce pas, mon petit, que c'est elle qui t'a entraîné? Mais avoue-le, avoue-le à ta mère.

GEORGES. — Non, maman. Je ne peux pas avouer ce qui n'est pas. Je suis seul coupable, seul.

M^{me} PORTAL. — Ne le crois pas, Portal. Tu vois bien qu'il se sacrifie!

GEORGES. — Non, mon père, je ne me sacrifie pas, je dis la vérité. Et toi, Bourdelot, tu ne vas pas permettre qu'on accuse une femme dont tu sais l'innocence.

BOURDELOT. — Oui, Portal, M^{me} Claudel ignorait tout de cette affaire, il y a une heure. Quand tu m'as envoyé ici du Sénat, elle était là. J'ai assisté à son désespoir indigné, lorsqu'elle a su que c'était Georges qui avait envoyé cet argent à son mari.

PORTAL. — C'était une comédie. Et vous avez été sa dupe, Bourdelot. Je l'ai bien été, moi, pendant des années.

BOURDELOT. — Non, Portal, ce n'était pas une comédie. Il y a des cris du cœur qui ne trompent pas.

PORTAL. — Assez! Le crime de Georges est le même, que M^{me} Claudel le lui ait conseillé ou non. Chef de cabinet d'un ministre, il a détourné et vendu des papiers d'instruction criminelle. Je suis averti, moi le ministre, je le dénonce... C'est mon devoir. (A M^{me} Portal qui veut parler.) Plus un mot là-dessus, mon amie. Si je ne le dénonçais pas, qui serais-je? Ce marché autour de ce document est une preuve aussi forte que le document même. En l'étouffant, je serais un traître comme lui. Je mériterais que l'on me dit, à moi, toutes les paroles de mépris et de dégoût que je lui ai crachées à la figure tout à l'heure. Tu les as trouvées justes, elles l'étaient. (A Bourdelot qui veut l'interrompre.) Qu'est-ce que tu veux, toi? Après ce que tu as fait, ton témoignage est ruiné. Je ne t'estime plus.

BOURDELOT. — Mais ce que j'ai fait, pour qui l'ai-je fait? Pour toi d'abord, et puis pour nos idées...

PORTAL. — Pour nos idées? Tu oses?...

BOURDELOT. — Oui, je savais qu'aussitôt la vérité connue, ta première pensée serait de livrer Georges à la justice. Et après?... Après, c'est l'effondrement de Delattre, oui. Mais c'est aussi l'effondrement de

Portal. Crois-tu que tu resteras au pouvoir vingt-quatre heures après que tous les camelots de Paris auront crié d'un bout à l'autre de la ville l'arrestation du fils du président du Conseil?

PORTAL. — Allons donc! Je ne tomberai pas. Il n'y aura pas une majorité à la Chambre pour voter, à la face du pays, qu'un président du Conseil doit sacrifier l'intérêt public à l'intérêt privé et épargner la corruption parce qu'elle est dans sa famille. Eh bien, tous les camelots de Paris crieront l'arrestation du fils du président du Conseil. Mais la France entière saura que le président du Conseil l'a voulue, cette arrestation. Crois-tu que si ce malheureux n'était pas mon fils, je n'aurais pas déjà déposé ma plainte chez le procureur de la République? Je vais l'appeler.

Il marche à son bureau. Georges se met devant lui.

GEORGES. — Je t'en supplie, père, une minute. (Allant à sa mère.) Maman, Bourdelot, laissez-moi seul avec lui. Il s'agit de la vie de plusieurs personnes peut-être.

M^{me} Portal et Bourdelot se consultent et sortent, pendant que Portal feuillette un annuaire du téléphone et prend l'appareil.

Scène XIII

PORTAL, GEORGES, puis ANNA

PORTAL, au téléphone. — 638-23. Oui... Allô! Le procureur de la République, M. Kampff... Priez-le de venir à l'appareil... Président du Conseil... Oui... Monsieur Portal... J'attends... Monsieur?... Oui, c'est moi. Merci... Monsieur le procureur de la République, pouvez-vous venir jusque chez moi, à mon domicile privé, 17, rue du Val-de-Grâce, d'urgence?... Oui, d'urgence... Grave, très grave, même... Oui... Oui... Oui... C'est ça, je vous attends tout de suite... Oui... C'est ça. (Il raccroche l'appareil et va à son fils et lui dit.) Tu seras arrêté dans un quart d'heure.

GEORGES. — Mon père...

PORTAL. — Il n'y a plus de père et de fils, ici. Il n'y a qu'un criminel qui a avoué et un témoin qui va déposer. Tais-toi.

GEORGES, va pour se retirer, puis il revient, et, se redressant, il frappe de son poing la table. — Oui, j'ai avoué, et je n'ai pas l'intention de me justifier. Je pourrais te dire à toi, l'apôtre de l'individu, que j'ai mené ma vie individuelle comme j'ai pu. Le droit au bonheur, c'est le droit de chacun à son bonheur. Mais il ne s'agit pas de moi, il s'agit de M^{me} Claudel. Je ne veux pas, entends-tu, je ne veux pas qu'elle soit compromise, interrogée. Je ne veux pas qu'on prononce son nom. Elle est innocente de ce que j'ai fait. Bourdelot te l'a dit. Tu feras de moi tout ce que tu voudras. Je reconnaitrai avoir vendu les documents à Mayence, et tu auras ainsi la preuve que tu cherches. Mais je ne veux pas que M^{me} Claudel soit mise en cause. Tu feras ta déposition sans la nommer. Tu le peux, tu le dois.

PORTAL. — Je la nommerai. Je dirai tout, parce qu'un témoin doit tout dire. Il n'y a de justice que dans la vérité. (Hors de lui.) Et puis, qu'est-ce que c'est que ces « je ne veux pas »? Moi, je veux... Si tu as peur pour cette femme, il fallait y penser avant: il est trop tard...

GEORGES, après un silence, et d'un ton effrayant de calme et de résolution. — Papa, faut-il que je me tue?

Portal reçoit le coup en pleine poitrine, regarde son fils, détourne les yeux, tremble de tout son corps, les sanglots montent à sa gorge. Après un instant, il arrache sa cravate et son col, va à la fenêtre, l'ouvre toute grande, respire fortement, longuement, s'appuie pour ne pas tomber... Un temps assez long s'écoule... on entend sa respiration qui ressemble à un râle. On frappe à la porte... Encore un temps assez long.

PORTAL, d'une voix étranglée. — Entrez.

Il tourne le dos.

ANNA, entre une carte à la main. — Ce monsieur est là.

PORTAL, lisant la carte. — M. Kampff, procureur de la République... Alors il est là?

ANNA. — Monsieur est malade?

PORTAL. — Non. Il est là?

ANNA. — Le procureur? Oui, monsieur.

PORTAL. — Qu'il attende!

Il va à une carafe d'eau, s'en verse un grand verre, boit en claquant des dents, s'essuie le menton et les vêtements, reboutonne son col, noue sa cravate, se redresse.

ANNA. — Mais, monsieur est malade?

PORTAL. — Non. Non. Non. Tais-toi... fais entrer.

Scène XIV

PORTAL, GEORGES, LE PROCUREUR

PORTAL. — Monsieur le procureur, je vous ai demandé pour... Voici de quoi il s'agit : des faits particuliers se rattachant à cette affaire Delattre m'ont amené à... concevoir... un projet de loi... pour l'élaboration duquel votre concours me serait précieux.

LE PROCUREUR. — A vos ordres, monsieur le président.

PORTAL. — Merci... (Il va prendre des papiers sur un pupitre haut et les feuillette.) C'est curieux. Je croyais

être en possession des éléments que j'avais donné ordre de réunir... et je m'aperçois...

LE PROCUREUR. — Mais quand il vous plaira, monsieur le président... quand vous aurez ces copies...

PORTAL, posant les papiers. — C'est que je suis confus de vous avoir fait venir d'urgence pour...

LE PROCUREUR. — Ce n'est rien! Je serai toujours trop heureux et trop fier de pouvoir vous aider dans vos admirables travaux, monsieur le président.

PORTAL. — Alors, vous voulez bien m'excuser?

LE PROCUREUR. — Oh! Monsieur le président...

PORTAL. — Je vous remercie.

LE PROCUREUR. — Puisque nous parlons de cette affaire Delattre, j'ai le regret de vous informer, monsieur le président, que le juge d'instruction n'a de nouveau rien trouvé et que le non-lieu suspendu depuis avant-hier pour supplément d'instruction risque d'être rendu dans la soirée.

PORTAL. — Ah!

LE PROCUREUR. — Oui... Il n'y a vraiment rien qui nous permette d'inculper...

PORTAL. — S'il n'y a rien...

LE PROCUREUR. — N'est-ce pas, monsieur le président... Si vous le permettez, monsieur le président, je retournerai au Palais, car des affaires pressantes m'y appellent.

PORTAL. — Faites, monsieur le procureur de la République. Pardon, et encore merci.

Portal reconduit le procureur, puis revient.

Scène XV

GEORGES, PORTAL

GEORGES. — Père, après ce...

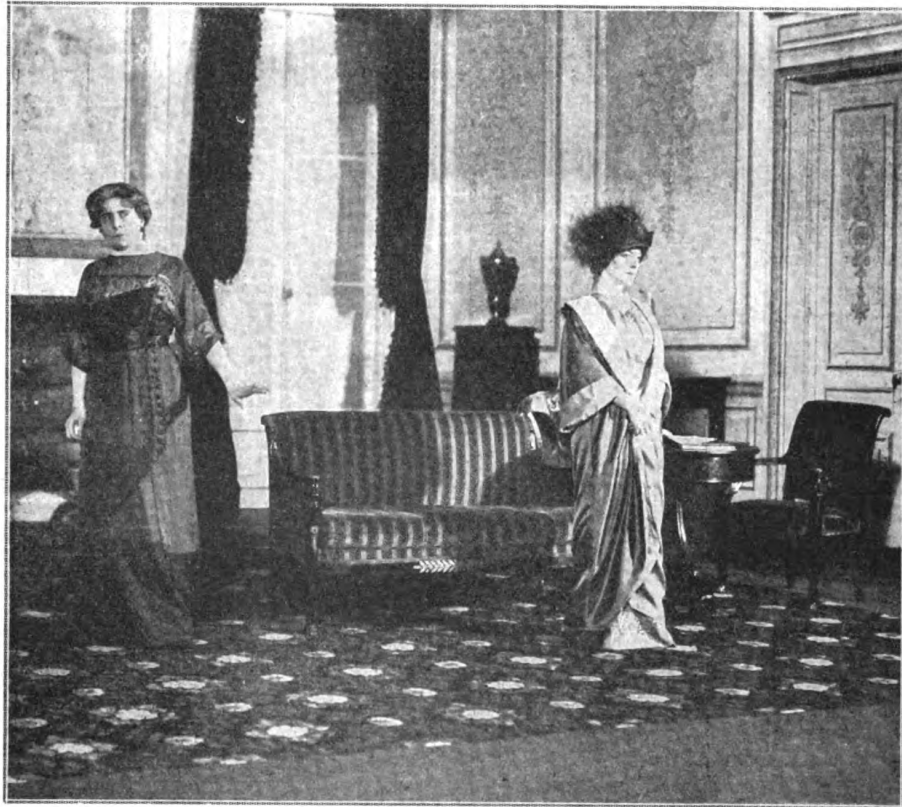
PORTAL, sans le regarder et l'interrompant d'un geste de douleur. — Rentre dans ta chambre... (Au moment où Georges va disparaître, Portal tressaille, regarde son fils et lui dit :) et attends mes ordres.

Georges sort. Portal pleure.

RIDEAU



Portal : « Rentre dans ta chambre... et attends mes ordres. »

M^{me} Portal.M^{me} Claudel.

SCÈNE III. — M^{me} Portal : « C'est la dernière fois aujourd'hui que vous aurez passé notre seuil ».

ACTE III

Même décor qu'au premier acte : le salon de Portal.

Scène première

PORTAL, SAILLARD, CHARLIER, puis BRUNEL

PORTAL. — Vous comprenez, Saillard ?

SAILLARD. — Tout à fait.

PORTAL. — Si vous ne comprenez pas, dites-le franchement ; ça vaudra mieux que de me faire une gaffe.

SAILLARD. — J'ai compris le mieux du monde.

BRUNEL, entrant en coup de vent. — Je suis en retard ; je vous demande pardon. J'arrive de Poitiers. J'ai voulu passer rue de Grenelle.

PORTAL, à Charlier. — Donnez donc votre place à Brunel. Saillard, mettez-le au courant.

SAILLARD. — Voici : les perquisitions Delattre, Moreau-Janville et Mayence n'ont rien donné. Le non-lieu a été rendu ce matin. A la séance de tantôt, Delattre questionne. Notre président répondra. Il veut que la question soit transformée en interpellation, mais par l'un des nôtres.

BRUNEL. — Pour gratter Delattre, dont c'est la tactique. Bien joué.

SAILLARD. — Il faut à notre président trois répliques...

PORTAL. — Quatre.

SAILLARD. — Une du centre...

PORTAL. — Deux du centre!...

SAILLARD. — Et deux de droite.

PORTAL. — Mais non, mais non, rien de droite.

SAILLARD. — Je sais, je sais, mais je m'entends, de la droite du centre.

PORTAL. — Je tremble.

CHARLIER. — Et d'extrême-gauche ?

PORTAL. — Oh ! rien. Pas besoin de les pousser ! Ils marchent tout seuls et trop... (Montrant une main de papier.) Voilà mon discours.

SAILLARD. — Il est magnifique.

PORTAL. — Qu'en savez-vous ?

SAILLARD. — J'en suis sûr.

PORTAL. — Ne dites donc pas de bêtises, mon petit. Écoutez-moi. (À Charlier qui s'est mis à dessiner.) Vous, passez-moi votre bloc...

BRUNEL. — Hé, les colonies!... Du papier...

PORTAL, il feuillette son discours. — Après ceci... « la conscience nette et les mains propres », je veux un

énorme : « Et le non-lieu ? » Et un : « Oui, au fait, parlez-nous du non-lieu. » Par qui allez-vous nous faire envoyer ça ?

SAILLARD. — Poiret.

PORTAL. — Je veux un gars, vous m'offrez un avorton.

SAILLARD. — Machebœuf, Fabius Machebœuf ?

PORTAL. — Oh ! non ! Mastodonte, celui-là... Et puis, Marseille ! Il m'enverra un « non-lieu » (Il imite l'accent du midi.) avec l'éclat de rire de toute la Chambre.

BRUNEL. — Templier ?

PORTAL. — Très bien. Et l'autre ?

BRUNEL. — La Roche.

PORTAL. — Parfait. Notez-les. Vous comprenez, ils m'aident à rebondir. Maintenant, à une autre réplique : « Nous en avons la volonté, nous en aurons le courage... » Là, faites-moi faire n'importe quoi. Oui... dites-leur de m'envoyer n'importe quoi. Ou plutôt, non, il faut un texte. Ecrivez ce que je vais vous dire, parce que, si on leur dit de faire n'importe quoi, ils font vraiment n'importe quoi, et c'est la boue. « Nous enregistrons cette parole ; c'est un engagement, monsieur le président... » Vous avez noté ?

SAILLARD. — Oui, oui, c'est fait.

BRUNEL. — Moi aussi.

PORTAL. — Eh bien, alors, à la fin... (Il feuillette.) « Et le non-lieu obtenu contre nos intérêts, c'est la preuve que le juge a toujours eu les mains libres ! » Là, tapage, pupitres, violentes interruptions. Je repars et je mets la Chambre en demeure de dire si le gouvernement qu'elle a devant elle et dont le programme reste entier doit l'appliquer, ce programme, ou si elle veut qu'il s'en aille et ses projets de lois avec lui. Je pose la question de confiance sur des idées et non sur des personnes. Enfin, je marche à fond. Vous verrez... Vous verrez... Et maintenant, filez. (Prenant Saillard à part.) Saillard, mon ami Saillard, n'oubliez pas qu'une gaffe peut tout chavirer. Nous sommes sur un fil. Et puis, je vous en supplie, ne parlez plus de votre femme ! N'en parlez plus à personne ! Vous piétinez là dedans.

SAILLARD. — Monsieur le président, je n'en ai pas ouvert la bouche.

PORTAL. — Si, vous n'arrêtez pas. N'en parlez plus. Vous serez bien avancé quand je vous aurai dit qu'hier le Sénat se fichait littéralement de vous. On rapportait vos mots, et... c'était dommage ! Soyez trompé, en silence.

CHARLIER. — Et moi... Qu'est-ce que je fais là-dedans ?

PORTAL. — Vous, comme je voudrais vous savoir à Versailles pour toute la journée !

CHARLIER rit confusément, prend la main dont le congédie Portal, remonte pour sortir avec Saillard et lui dit tout bas. — Vous ne trouvez pas, tout de même, qu'il va un peu loin, le tyran ?

SAILLARD. — Un petit peu.

BRUNEL. — Qu'est-ce que vous disiez ?

SAILLARD. — Nous disions que le tyran allait un peu loin.

BRUNEL. — Il me semble.

BOURDELOT, entrant. — Vous partez ?

BRUNEL. — Oui. Nous viendrons le chercher tout à l'heure pour son discours.

Saillard, Brunel et Charlier sortent.

Scène II

PORTAL, BOURDELOT, puis M^{me} PORTAL

BOURDELOT, s'arrêtant devant Portal qui se tait. — A la bonne heure, tribun, tu t'es repris depuis hier ! Ah ! quelle joie j'aurai à t'entendre donner de la voix tout à l'heure. Fais voir ton masque romain de dictateur. Toujours cette ride au milieu du front, efface-la. Tu vas parler. Tu vas triompher. Tu es guéri.

PORTAL. — Moi ? J'agonise.

BOURDELOT, saisi. — Est-ce que Georges ?...

PORTAL. — Non. Il vit. Il vivra. Tout le monde vivra.

BOURDELOT. — Alors, qu'y a-t-il ?

PORTAL, éclatant. — Il y a que je ne peux pas accepter ce que j'ai fait. J'ai eu un criminel entre les mains, je ne l'ai pas dénoncé, parce qu'il est mon fils. Je ne le dénoncerai pas. Je ne suis plus un honnête homme.

BOURDELOT. — Tu es un homme, tout simplement.

PORTAL. — Tu vois, toi-même ne peux pas affirmer...

BOURDELOT. — Que tu as bien agi ? Mais je l'affirme. Dans une situation pareille, le devoir commande d'être un homme d'abord. Un père qui donne à son fils le choix entre la Maison centrale et le suicide, ce n'est pas un honnête homme, c'est un barbare.

PORTAL. — Et un président du Conseil qui a demandé une enquête et des poursuites pour faire la lumière sur une concussion avérée et qui l'étouffe, cette lumière, quand il l'a entre les mains, qu'est-ce qu'il est ? Et quand ce président du Conseil est un socialiste qui s'est toujours donné pour intégral et qu'il reste au pouvoir après cette forfaiture, — car c'en est une, — qu'est-ce qu'il est ? Qu'est-ce qu'il est ? Réponds.

BOURDELOT. — Qu'est-ce qu'il est ? Mais un père qui a eu pitié de son fils...

PORTAL. — Non, un politicien comme les autres, et tout à l'heure, avec eux, j'en préparais la sale cuisine. En ne faisant pas la justice quand je peux la faire, je commets une grande faute, quoi que tu dises. En restant premier ministre, j'en commets une seconde, et pire, pire !... Oui, je monterai à la tribune, tout à l'heure, et, malgré ce que je te dis, j'y retrouverai cette sorte d'ivresse de la parole et de la lutte que je connais bien : et pourquoi ? Ah ! l'abjection ! Oui. Pourquoi l'aurai-je, cette ivresse ? Parce que je sauverai mon fils ?... Mais non. Parce que je sentirai que je garde le pouvoir, et que le pouvoir, je l'aime, entends-tu, depuis que j'y ai goûté. Commander, être obéi, agir au besoin, dilater sa personnalité sur tout un pays, c'est une jouissance de force et d'orgueil inouïe et que je ne connaissais pas ! Ma conscience me crie : « Tu dois t'en aller ! tu ne peux t'estimer encore que si tu te punis toi-même ; va-t'en ! » Et une autre voix me répond : « Alors, ce sera fini. » Et je ne peux pas supporter l'idée que ce soit fini, que je ne sois plus le maître, car, à cette heure, je suis le maître de la France. Je le resterai, à quel prix ? Je le prononcerai, ce discours, tu as raison. J'aurai mon grand coup de gueule des beaux jours. Le remords dont je me sens bourrelé me donnera du talent, j'en suis sûr ! Je verrai Delattre et Sandoz s'effondrer devant moi, et je me dirai :

« Portal, tu es une canaille, et tu ne vaux pas mieux qu'eux! » Je trouverai des arguments pour retourner la Chambre. J'en suis sûr. Je me sens si fort. A la façon dont je tiendrai le coup, ils penseront tous: « Il n'est pas seulement un tribun, il est un homme d'Etat. » Ils le crieront tout haut, et moi, je penserai tout bas que je ne suis plus un honnête homme.

BOURDELOT. — C'est en t'en allant que tu ne serais plus un honnête homme!

PORTAL. — Ah! ça, par exemple?

BOURDELOT. — Mais oui, en abandonnant ton parti, tes idées.

PORTAL. — Mes idées!

BOURDELOT. — Oui, tes idées. Je te jure, Portal, que, en ce moment, la douleur te fait perdre la perspective exacte des choses.

PORTAL. — Cette douleur m'a fait faire des réflexions telles que je n'ai plus même le prétexte de ces idées pour me justifier, à mes propres yeux, de garder le pouvoir maintenant.

BOURDELOT. — Quelles réflexions? Tu parles comme si tu doutais!...

PORTAL. — Eh bien, oui, je doute, et c'est ma pire torture! La nuit que je viens de passer sera une date dans mon existence. Quelque chose a été touché en moi que je ne retrouverai plus: cette foi totale, complète, absolue dans ma doctrine. Ah! quelle nuit! J'étais seul, j'allais et venais dans cette chambre. J'écoutais le bruit de mes pas dans le grand silence et je regardais bien en face l'action que j'avais commise en ne livrant pas mon fils au procureur de la République que j'avais appelé pour cela. Je me disais: « Il est encore temps. Dès la première heure, je vais le rappeler. » Je me supposais de nouveau en face de lui, et, en face de lui, je le sentais, je serais aussi incapable que la veille de lui livrer mon enfant. Et pourquoi cette impossibilité? Parce qu'il y a entre un père et un fils un lien de chair et de sang indestructible, celui que tu invoquais, toi-même, il y a cinq minutes. (Geste de Bourdelot.) Laisse-moi parler. Si la famille est ce fait de nature irréductible, fondamentale, indestructible, j'y insiste, que devient notre doctrine à nous qui voulons construire la société sur l'individu et contre la famille?

BOURDELOT. — Oui, au nom de la justice.

PORTAL. — Et si cette solidarité entre les fils et les pères était la loi même de la vie? Si c'était la justice? Si, en essayant de lutter contre, nous tentions l'impossible? Et pas seulement l'impossible, le monstrueux?

BOURDELOT. — Quelle solidarité? Entre le crime de Georges et toi, il n'y a rien de commun, vous êtes deux consciences autonomes et indépendantes, tu n'en es pas responsable.

PORTAL. — Si, j'en suis responsable. Et la preuve, quand il m'a dit: « Faut-il que je me tue? » c'est comme s'il m'avait crié: « Au secours! Je suis ton fils, tu dois me sauver, car c'est toi qui m'as fait! » Et je l'ai sauvé, parce que je l'ai fait, et que j'en suis responsable. Il y a un mot d'un élève de cet affreux de Maître qui m'a hanté toute cette nuit: « Les pères ont des enfants qui ressemblent au fond de leur pensée. » Qu'il est vrai, horriblement vrai! Le crime de mon fils me ressemble. Bourdelot. C'est un acte de dominateur qui veut que tout lui cède et pour qui rien ne compte au monde que sa personnalité... Cette passion du pouvoir que je viens de te montrer et qui fermentait en moi depuis des an-

nées, qu'est-ce que c'est donc? C'est la même chose. Cette passion, je la lui ai transmise et j'en suis responsable... Nous ne sommes pas devant un fait particulier, nous sommes en présence d'un fait universel de tous les temps et de tous les pays. Tous les pères ont été, sont et seront ainsi toujours devant tous les fils. Si ce cri du sang a raison, c'est que nos idées ont tort. Essaie de sortir de là, Bourdelot. Moi, je n'en sors pas. Quand ce tressaillement de la fibre paternelle me secoue jusqu'à la racine de mon être, comment veux-tu que je ne me méprise pas d'aller dire à la Chambre, car c'est tout l'esprit de mon programme, cela: « Supprimez l'héritage, qu'il n'y ait plus rien de commun entre les générations successives. Elargissez le divorce. Installez au foyer l'individualisme absolu. L'école à l'Etat. Plus de groupe intermédiaire entre la société et la personne humaine. » Et pendant ce temps-là, quand il s'agit de moi, j'aurai tout sacrifié, mon parti, l'Etat, la justice, à quoi? à l'esprit de famille!... Et je ne peux pas même me dire que j'ai tort. Je ne peux pas... Je ne peux pas... (Avec désespoir.) Mais dis-moi donc qu'avec ce doute et ce que j'ai fait je dois démissionner, que je serais criminel de défendre des lois auxquelles je ne crois plus. Tu ne comprends donc pas que, si je me confesse à toi, le compagnon de toute ma jeunesse, le témoin de toute ma vie, c'est pour que le cri de ta conscience me donne la force d'obéir à la mienne, et ce cri, tu ne le pousses pas?

BOURDELOT. — Eh bien, le cri de ma conscience à moi, c'est que tu dois rester au pouvoir... N'essaie pas de m'entraîner dans ton malsain vertige. Ma foi socialiste est la seule fierté de ma vie manquée, son rachat. Ne me l'enlève pas, ce serait trop mal. (La porte s'ouvre.) Ta femme, heureusement... je vais...

PORTAL, lui saisissant le bras. — Pas un mot à Française, Bourdelot. Elle a bien assez de son chagrin de mère. (A M^{me} Portal.) Qu'est-ce que tu m'apportes là, mon amie?

M^{me} PORTAL, lui tendant un télégramme. — Lis. C'est de Durand, notre notaire de Bourges.

PORTAL, lisant. — « Trouverai immédiatement hypothèque: quarante-cinq mille francs, sur terre Plainpied. Attends instructions. » Ah! ma chère femme! C'est pour la restitution?

M^{me} PORTAL. — Oui, c'a été ton premier cri: Comment rendre ces cent mille francs à Mayence? Car nous les lui devons. Et puis, il y avait Claudel à qui nous ne pouvons pas laisser garder l'argent de Georges. Je me suis dit: « Mais, si Mayence est remboursé, ce sera comme si c'était nous qui avions donné les cent mille francs à Claudel. C'est un virement de fonds et secret, voilà tout. » Alors, j'ai agi sans te parler. Tu avais tant d'autres soucis en tête. Ces cent mille francs, je les ai trouvés. Pas toute seule. Avec Bourdelot. Il nous donne trente-cinq mille francs, toutes ses économies.

PORTAL, serrant la main de Bourdelot. — Mon vieil ami, que je te prive, moi, du pain de tes vieux jours!

M^{me} PORTAL. — Mais ce n'est qu'un prêt, bien entendu.

BOURDELOT. — Laissez! Laissez! Tant que j'aurai une plume, de l'encre et du papier, je gagnerai toujours bien de quoi fumer ma pipe et boire mes bocks...

M^{me} PORTAL. — Trente-cinq et quarante-cinq font quatre-vingt. Restaient vingt mille francs. La mai-

son que Georges a héritée de sa tante à Bourges les vaut.

PORTAL. — Je n'en veux pas... (Geste de Bourdelot.) Ce n'est pas de toi qu'il s'agit, Bourdelot. Je prends tes trente-cinq mille francs. Je te les rembourserai, et vite. (A M^{me} Portal.) Nous vendrons la terre de Plainpied, mon amie, grevée de cette hypothèque. C'est le plus simple et j'y pensais déjà. Les derniers vingt mille francs, je les aurai ce soir. On m'a fait des offres pour une grande affaire de librairie. Je signerai le traité aujourd'hui même. Mais l'argent de Georges, je n'en veux pas. D'ailleurs, il va lui être nécessaire.

BOURDELOT. — Nécessaire?... Il ne va plus vivre avec vous?

PORTAL. — Je le chasse.

BOURDELOT, à M^{me} Portal. — Et vous consentez, Françoise?

M^{me} PORTAL. — Il faut qu'il s'en aille. L'avoir là, tous les jours, à toute heure, serait trop douloureux pour Portal. Sa présence constante lui rappellerait trop ce que cet enfant a fait. Ce heurt quotidien ne laisserait pas la blessure se fermer. Seulement, Bourdelot, n'est-ce pas qu'avant ce départ il devrait tout de même consentir à revoir son fils?

BOURDELOT. — Tu ne veux pas le revoir?

PORTAL. — Non. Je lui ai dit d'attendre mes ordres. J'ai chargé sa mère de les lui transmettre. Je lui ai donné cette matinée pour faire ses préparatifs. Nous justifierons ce départ du ministère par des raisons de santé. Il aura quitté la maison à midi, et la France, ce soir, s'il m'obéit.

M^{me} PORTAL. — Il t'obéira. C'est ce qu'il voulait te proposer lui-même, de s'en aller. Seulement, vous ne pouvez pas vous quitter ainsi. Il faut qu'il s'explique. Je l'ai trouvé si fermé, si muet, avec une lueur si fixe dans les yeux! Il n'avait pas dormi. Son lit n'était pas défait. A quoi a-t-il pensé toute cette nuit? Quelles résolutions a-t-il prises?... Il fait sa malle... C'est une toute petite chose, — elle m'a déchiré le cœur — : il n'emporte ni ton portrait, ni le mien. Ils sont toujours accrochés au mur. La place où était celui de cette femme est vide. Dire que je trouvais naturel qu'il eût ce portrait, là, et que je ne me suis doutée de rien!... Enfin, j'ai peur. Il m'a bien répété qu'il ne se tuerait pas, qu'il t'avait promis de vivre... Mais comment?... Dans quel état moral?... Je n'ai pas su le lui faire dire. J'étais trop émue. Toi, mon ami, confesse-le. Tu le peux. Tu le dois... Ah! tant pis!... L'heure est trop grave. Non, nous ne pouvons pas le laisser partir ainsi. Nous avons trop à réparer vis-à-vis de lui.

PORTAL. — Nous?

M^{me} PORTAL. — Oui, nous... Demande à Bourdelot.

BOURDELOT. — Françoise, vous m'aviez promis...

M^{me} PORTAL. — Je sais, Bourdelot. Mais c'est le seul moyen qu'il revoie son fils. Et puis cela diminue tout de même un peu le crime de cet enfant. Dites-lui ce que vous m'avez dit hier, ces confidences de Georges, ces malentendus...

BOURDELOT. — C'est vrai, Portal, vous ne lui avez pas assez montré que vous l'aimiez. Tu étais trop pris par la politique. Ta femme partageait toutes tes idées. Elle t'admirait. Elle croyait avoir une mission auprès de toi. Elle s'y absorbait tout entière. Ce n'est pas seulement excusable. C'est très beau...

Seulement le petit, lui, n'a pas bien compris. C'est très difficile à dire. Les mots manquent pour expliquer cette susceptibilité du cœur, cette jalousie qui lui a fait penser un jour: « Pour mon père, il n'y a que ses idées. Pour maman, il n'y a que papa. Moi, je ne compte point... » Il s'est senti isolé, dénué. Alors, quand il a aimé, toutes ses réserves de tendresses se sont portées sur son amour. Sur le point de le perdre, cet amour, il a commis ce crime. Ne te fais pas de remords, mon ami. Ça été un malentendu douloureux, tragique, qui ne le justifie pas, mais qui, en effet, atténue peut-être sa responsabilité, sans que tu sois coupable.

M^{me} PORTAL. — Si, nous le sommes. Et la preuve, c'est son attitude. Quand un enfant est très malheureux, quel est son refuge naturel? Les bras de son père et de sa mère. Si son premier geste n'est pas de s'y jeter, c'est de leur faute.

PORTAL. — Ou de la sienne. Je ne discute pas avec toi, ma pauvre femme. En ce moment, tu ne te connais plus. Mais toi, Bourdelot, qui es de sang-froid, peux-tu me dire quand j'ai eu des torts envers lui comme père? Des faits, des faits! Un enfant qui ne nous a jamais quittés! Qu'est-ce qui lui a manqué quand il était petit? Il a été interne au collège comme toi et moi. Il y a eu une différence. Toi et moi, nous donnions des leçons, à dix-sept ans, pendant les vacances, pour ne pas coûter un sou à nos parents. Lui, je l'ai gardé ici à faire son droit, sans qu'il gagnât rien. Je l'ai fait entrer comme rédacteur judiciaire au journal, sans qu'il gagnât rien. Je l'ai pris comme chef de Cabinet... Je ne l'ai pas assez aimé! Mais si je mérite un reproche, c'est d'avoir été trop père avec lui. Et maintenant encore, qu'est-ce que je fais? Je lui sacrifie mon parti, mon honneur, notre fortune, tout... A cause de lui, parce que je n'ai pas pu supporter l'idée de le voir mort, trente années de ma vie s'abîment. Et lui?... Tu l'as constaté toi-même, ma pauvre amie: il pense à s'en aller en emportant un portrait de femme!

M^{me} PORTAL. — Mais tout ce que je te demande, mon ami, c'est de lui répéter ce que tu viens de me dire là. Qu'il s'en aille, sachant combien tu l'aimes, combien tu souffres.

PORTAL. — Pour qu'il me joue la comédie du repentir! Il l'a vu hier, ce que je souffre. Et il n'a pensé qu'à cette femme. Non! Non! Non! Je ne veux pas le voir. Je ne veux pas. (On frappe.) Entrez.

Justin paraît.

JUSTIN. — C'est M^{me} Claudel qui...

PORTAL. — Je t'ai dit que je condamnais ma porte.

JUSTIN. — Aussi, je ne l'ai pas fait entrer, monsieur. Mais elle insiste. Elle dit qu'elle veut parler à madame, qu'elle a quelque chose de très important à lui dire.

PORTAL. — Dis-lui que madame n'est pas là.

M^{me} PORTAL. — Mon ami, laisse-moi la recevoir. Nous ne voulons plus que cette femme vienne ici. Il y a là une situation à régler. Laisse-moi la régler.

BOURDELOT. — Ne vaudrait-il pas mieux, chère amie, que ce fût moi qui...

PORTAL. — Non, Bourdelot. Viens. Françoise a raison. Tu es une femme brave, ma femme!

Ils sortent.

Scène III

M^{me} PORTAL, M^{me} CLAUDELM^{me} CLAUDEL. — Ah! ma chère amie!

M^{me} PORTAL, l'écartant d'un geste. — Madame, je vous ai reçue parce que vous m'avez fait dire que vous aviez quelque chose d'important à me communiquer. J'ai pensé qu'il s'agissait de mon malheureux fils. Moi aussi j'ai une communication importante à vous faire, et, si vous le permettez, nous commencerons par là. Madame, vous êtes la maîtresse de Georges. Reçue dans cette maison comme la femme d'un des plus chers amis de mon mari, vous avez abusé de notre confiance. Vous avez entraîné un pauvre enfant dans la honte et le crime. Vous nous avez enlevé son cœur. C'est la dernière fois aujourd'hui que vous aurez passé notre seuil. Mais il y a votre mari qui a été pour le mien un ami parfait. Nous ne voulons rien faire qui puisse l'atteindre par contre-coup. Vous trouverez un prétexte à notre brouille. Quel qu'il soit, nous l'acceptons d'avance. Maintenant, dites-moi ce que vous prétendez avoir à me dire. Et vite.

M^{me} CLAUDEL. — Vous n'êtes pas juste pour moi, madame... Oh! non!... vous n'êtes pas juste! Mais il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de mon mari, en effet, et de votre fils... Ah! Il m'est difficile de vous parler maintenant. Je vous parlerai tout de même... Ce matin, il s'est produit un événement qui peut avoir des conséquences terribles, et qu'il faut que vous sachiez. A neuf heures, il y a deux heures de cela, l'inspecteur Girard nous a téléphoné que le collier a été retrouvé. Le faux marquis de Nancy a été arrêté, hier, à la gare du Nord, dans le train de Boulogne, et parmi les bijoux trouvés sur lui il y avait nos perles.

M^{me} PORTAL. — Alors Claudel sait?...

M^{me} CLAUDEL. — Que les cent mille francs envoyés anonymement ne sont pas une restitution? Oui.

M^{me} PORTAL. — Et il soupçonne Georges?

M^{me} CLAUDEL. — Pas encore. Il était si bien persuadé que les cent mille francs étaient réellement une restitution, qu'au premier moment il n'a pas cru que ce collier fût le sien. Il est parti pour le greffe du dépôt, me laissant dans un état d'épouvante que notre entretien à son retour a encore augmenté: « C'est prodigieux. Ce collier est bien le mien. Mais qui donc alors m'a envoyé ces cent mille francs, et pourquoi? » Il a fait, devant moi, vingt hypothèses, sans que la pensée de Georges, ça, j'en suis sûre, ait traversé, un instant, son esprit. Mais il a conclu: « Il faut absolument que je voie l'écriture de ce bulletin de la poste, que Portal a dû demander. C'est même étonnant qu'il ne m'ait encore rien fait dire là-dessus. Je vais au bureau moi-même. » Il est parti pour l'avenue Duquesne et moi j'ai couru chez vous tout droit.

M^{me} PORTAL, vivement. — Mais le directeur refusera...

M^{me} CLAUDEL. — S'il refuse, mon mari cherchera tout de suite à voir le vôtre. Je sais que M. Portal est ici. Il faut, madame, que vous le préveniez. Il faut qu'il dise à mon mari que ce bulletin était d'une écriture inconnue. Il faut qu'il le détruise. C'est la seule trace indiscutable.

M^{me} PORTAL, après avoir réfléchi. — Je peux faire

cela... Mais si le directeur du bureau de poste n'a pas refusé? S'il a montré le bulletin?

M^{me} CLAUDEL. — Dès les premiers mots de mon mari, M. Portal le saura. Et alors, il n'y a qu'un moyen...

M^{me} PORTAL. — Lequel?

M^{me} CLAUDEL. — Celui que M. Bourdelot avait imaginé: obtenir de Mélanie Vincent qu'elle dise que les cent mille francs venaient d'elle. Elle les aura donnés à Bourdelot pour mon mari. Bourdelot les aura envoyés par Georges, pour être plus sûr de l'anonymat. J'obtiendrai cela d'elle, qu'elle se prête à cette complaisance. Seulement obtenez, vous, de M. Portal, qu'il donne, le premier, à mon mari cette explication. Je sais. Je sais. Elle est bien fragile, mais si M. Portal parle dans ce sens à Claudel, Claudel le croira. Il a pour votre mari une telle vénération... Il n'acceptera pas de garder l'argent, et ce sera toujours un remords de moins... (Suppliant.) Dites que vous obtiendrez de M. Portal qu'il accepte cette combinaison. Promettez-le.

M^{me} PORTAL. — Je peux essayer cela encore. Je vous le promets. Adieu, madame.

M^{me} CLAUDEL. — Adieu. (Elle va pour sortir et revient.) Mais non. Il m'est impossible de m'en aller sur les paroles que vous m'avez dites tout à l'heure. Je ne les ai pas méritées. Vous m'avez traitée comme une corruptrice, comme une intrigante. Je n'en suis pas une. Je suis tout simplement une femme que la pitié pour un jeune homme qu'elle voyait malheureux a conduite plus loin qu'elle n'aurait dû. Je ne vous ai pas enlevé votre fils. C'est lui qui était en détresse, et qui est venu à moi. Que vous ne vouliez plus me voir, maintenant, vous en avez le droit. Vous n'avez pas le droit d'outrager un sentiment qui a été profondément sincère, je vous jure, en parlant de honte et de crime... Quelle qu'ait été ma faute, ces mots sont durs et ils la dépassent peut-être.

M^{me} PORTAL. — Ce n'est donc pas un crime, l'acte qu'il a commis à cause de vous? Cet abominable abus de confiance?

M^{me} CLAUDEL. — Un abus de confiance?... Georges est incapable...

M^{me} PORTAL. — Ne me jouez donc pas cette comédie, puisque je suis au courant de tout. Je vous répète: de tout. On a apporté ici le carnet des talons de chèques de Mayence. Et Georges a vendu ce carnet à Mayence pour vous avoir ces cent mille francs. Voilà ce que vous lui avez fait faire.

M^{me} CLAUDEL. — Il a fait cela?... Lui?... Georges?... Ah! Mon Dieu! Mon Dieu!... (Elle se laisse tomber sur une chaise, puis éclate en sanglots. M^{me} Portal, debout près d'elle, la regarde. Long silence, puis se reprenant:) Je vous demande pardon, madame. Je n'ai pas pu me dominer. J'ai eu trop mal... Il a fait cela?... Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez parlé comme vous m'avez parlé. A ce que je souffre, je sens ce que vous avez souffert... C'est affreux qu'il ait fait cela! Mais ce n'est pas lui, cette action. Je vous jure que ce n'est pas lui. Lui, il est si délicat, si tendre, si fier! Oui. C'est moi qui suis la cause de tout. Il m'a trop aimée. Je me rends compte maintenant. C'est pour cela qu'il avait les yeux si tristes, ces derniers jours. C'était sa conscience... Pardon encore, madame. Je ne sais plus ce que je dis. Je suis trop malheureuse. (Elle a mis son

visage dans ses mains. Tout d'un coup elle relève la tête: Et son père?

M^{me} PORTAL. — Son père sait tout.

M^{me} CLAUDEL. — Il va le dénoncer?

M^{me} PORTAL. — Non. Il le chasse.

M^{me} CLAUDEL. — Georges est parti?

M^{me} PORTAL. — Il part tout à l'heure. Et le plus affreux c'est qu'il s'en va sans que Portal ait consenti à le revoir. Pourquoi? Parce que depuis ces vingt-quatre heures, depuis que son crime a été découvert, Georges n'a pas montré un repentir, un regret! Il n'a pas eu un mouvement du cœur, pas esquissé un geste vers nous! C'est comme s'il ne se doutait pas de ce qu'il nous a fait, de ce qu'il a fait à son père.

M^{me} CLAUDEL. — Mais c'est qu'il n'a pas osé, soyez-en sûre.

M^{me} PORTAL. — Non. C'est qu'il n'a pensé qu'à vous... Ecoutez, Gabrielle, si vous avez été sincère, tout à l'heure, et vous l'avez été, vous devez comprendre que cet amour de Georges pour vous est son malheur. Parce qu'il vous aimait, hier, il s'est rendu coupable d'une faute qui pèsera sur toute sa vie. Parce qu'il vous aime, il méconnaît l'énormité de cette faute. Sa passion pour vous l'empêche de regarder autour de lui, dans ce pauvre intérieur qu'il a ravagé. Parce qu'il vous aime, quand il aura quitté la maison, il voudra rester à Paris contre la volonté de son père. (Anxieusement.) Car je ne pense pas que vous vous en irez avec lui. Dites-moi que vous ne vous en irez pas avec lui?...

M^{me} CLAUDEL. — Jamais je ne quitterai mon enfant, jamais!

M^{me} PORTAL. — Eh bien! Au nom de votre enfant, rendez-moi le mien! Laissez-moi lui dire que je vous ai vue, que je vous ai appris ce qu'il avait fait, et qu'à cause de cela, tout est fini entre vous... Mieux encore! Ecrivez-le-lui! Tenez, là, tout de suite! Puisque vous l'aimez, faites cela pour lui, Gabrielle, pour lui! Il s'est déjà rapproché un peu de moi. Pas assez... Le chagrin de vous perdre le rejettera tout entier à sa mère. Alors moi je saurai bien ramener mon mari. Vous et moi, à nous deux, nous l'aurons sauvé. Ecrivez, Gabrielle, écrivez...

Tout en parlant, M^{me} Portal a conduit M^{me} Claudel jusqu'à la table, a préparé du papier, lui a mis un porte-plume dans la main. M^{me} Claudel a commencé d'écrire. Violamment elle repousse le papier.

M^{me} CLAUDEL. — Pas cela! Non! Pas cela!

M^{me} PORTAL. — Alors vous ne voulez pas?...

M^{me} CLAUDEL. — Si, je veux, mais pas comme cela!... Ah! Ecoutez-moi à votre tour. Tout ce que vous venez de me dire, je me le suis dit, hier, cette nuit, ce matin, en venant chez vous. Je me suis rendu compte tout de suite que M. Portal et vous, une fois au courant de l'envoi par Georges des cent mille francs, vous voudriez le séparer de moi, l'éloigner de Paris. Et je ne savais pas comment il les avait eus! Je croyais qu'il les avait gagnés à la Bourse! Je m'en rendais compte ainsi: ou bien il refuserait d'obéir à son père parce qu'il ne voudrait pas me quitter, ou bien il me demanderait de m'en aller avec lui. Et j'étais bien résolue à n'accepter ni l'une ni l'autre chose, ni qu'à cause de moi, il se révolte, lui, contre son père, ni qu'à cause de lui, moi, j'abandonne mon enfant. C'était donc la rupture. J'en avais regardé en face la possibilité.

M^{me} PORTAL. — Dites le devoir.

M^{me} CLAUDEL. — Eh bien! Oui, le devoir!... Mais il est si obscur quelquefois, le devoir! Vous ne pouvez pas comprendre cela. Vous qui êtes irréprochable. Quand une femme a deux existences à côté l'une de l'autre, quand elle aime en dehors de son foyer, et que cependant elle le garde, ce foyer, elle est dans le mensonge, oui, mais un mensonge qui lui sert à défendre deux vérités. Et comme on le sent que c'est deux vérités, quand elles entrent en conflit, et qu'on doit choisir. Et maintenant, vous avez raison, oui, je dois choisir. J'ai choisi... Mais tout de même, je ne peux pas quitter Georges comme vous me demandez. J'ai le devoir de vous le rendre. Ça, c'est vrai. J'ai aussi celui de respecter en lui cet amour qui l'a égaré, mais qui avait, de sa part, tant de générosité, tant de dévouement, tant de noblesse. Rompre avec lui ainsi, par une lettre, sans le voir, sans lui parler, quand il est si malheureux, c'est une cruauté... Et puis que voulez-vous? Je veux bien me sacrifier, moi, et tout le bonheur qui me venait de lui. Je ne peux pas accepter de lui flétrir mon souvenir. Croyez-moi, ce ne serait pas un bien pour lui... Ayez confiance en moi. Je vous le rendrai. Je vous le jure. Je romprai avec lui, aujourd'hui, tout de suite, je vous le jure. Mais laissez-moi lui parler.

M^{me} PORTAL, après un silence. — Vous allez le voir... (Solennellement.) Seulement, si vous manquez à cette parole-là!

M^{me} CLAUDEL. — Je n'y manquerai pas.

M^{me} PORTAL, allant appeler à la porte. — Georges!

Elle sort.

Scène IV

M^{me} CLAUDEL, GEORGES

M^{me} CLAUDEL. — Mon pauvre petit! Qu'est-ce que tu as fait là?

GEORGES. — Ma mère t'a tout dit? Tant mieux! Elle m'a épargné un aveu que je n'ai pas osé te faire et dont la seule idée m'était un supplice pire que le reste. Et le reste, pourtant, c'est quelque chose! Mais rien n'existe plus, du moment que je ne te fais pas horreur. Tu n'as pas dans les yeux ce mépris que j'ai tant redouté d'y voir! Tu ne l'as pas! Et tu me les donnes, tes yeux, ta pitié, ton amour!

M^{me} CLAUDEL. — Oui, je t'aime. Mais ne vois-tu pas que je suis au désespoir, oui, au désespoir que tu aies fait cela, à cause de moi?

GEORGES. — Mais ne l'aie plus, ce désespoir. Tu verras, je te montrerai tant de dévouement, tant de passion, que tu seras bien obligée de me pardonner de t'avoir aimée jusqu'au crime.

M^{me} CLAUDEL. — Tu parles comme si tu ne venais pas toi-même, par ce crime, de creuser un abîme entre nos deux destinées...

GEORGES. — Quel abîme? Une fois cette porte franchie, je suis libre. Mon père prétend m'obliger à quitter Paris et la France, il me l'a fait dire par ma mère, pour me séparer de toi, évidemment... Je resterai à Paris. Nous nous verrons quand tu le pourras. Toute mon existence sera suspendue aux minutes que tu pourras voler à ta vie pour me les donner.

M^{me} CLAUDEL. — Non, Georges, tu ne resteras pas à Paris. Et, si tu y restes, je ne te verrai plus. Rester, désobéir à ton père, en ce moment, ce serait lui

dire : « Je ne me repens pas. » Mais comprends donc, mon pauvre enfant, comprends donc !

Un temps.

GEORGES, d'un accent changé. — Si j'obéis, Gabrielle, est-ce que ce sera aussi la rupture ?

M^{me} CLAUDEL, de même. — Comment veux-tu que ce ne soit pas la rupture ? Regarde-moi jusqu'au fond de l'âme. Jamais, jamais, je ne t'ai aimé plus profondément qu'à cette minute où je te dis : « Il faut nous séparer. Laisse-moi. »

GEORGES. — Te laisser ?

M^{me} CLAUDEL. — Oui, pour ne plus penser qu'à guérir la blessure qui saigne dans le cœur de tes parents et dans le mien.

GEORGES. — Je ne t'ai rien fait, à toi !

M^{me} CLAUDEL. — Tu m'as fait mépriser un amour dont j'étais si fière. C'était mal à moi de t'aimer, je l'ai toujours su, puisque je n'étais pas libre, puisque j'avais de tels devoirs en dehors de toi. Mais notre amour était si sincère, si élevé même dans la faute, que j'en avais la religion. Maintenant...

GEORGES. — Maintenant... Achève : tu me méprises.

M^{me} CLAUDEL. — Non ! Non ! Pas toi !... Mais notre amour, oui. J'en ai honte.

GEORGES, avec désespoir. — Alors, tout est fini !...

M^{me} CLAUDEL. — Tout est fini. Vois-tu, Georges, quand on est dans la faute, il y a toujours une heure où il faut payer. Et le geste noble, le geste propre, c'est de se soumettre, c'est d'accepter, c'est de payer. Et, moi, en ce moment, en te disant adieu, est-ce que tu crois que je ne paie pas tous les bonheurs que j'ai eus par toi et que je ne devais pas avoir ? Et j'accepte, j'accepte tout ce qui peut arriver. (S'exaltant.) Tu ne sais pas sous quelle menace je suis. J'étais venue dire à ta mère que le voleur du collier est arrêté, que mon mari cherche d'où lui viennent les cent mille francs, qu'il est parti pour la poste, demander ce papier où il y a de ton écriture.

GEORGES. — Tu es en danger ? Et tu me parles de te laisser, de m'en aller ? Mais si ton mari découvre tout ?

M^{me} CLAUDEL. — J'accepterai cela aussi. Je ne me défendrai pas. Je me mettrai entre ses mains comme une chose. Je trouverai des mots pour qu'il ne m'enlève pas mon fils. Georges, si tu m'aimes, tu en trouveras, toi, qui te rendront à ton père...

Elle s'arrête. Elle vient d'entendre le bruit de la voix de Claudel dans l'antichambre.

GEORGES. — Ton mari ? Tu ne m'empêcheras pas de te défendre.

Scène V

LES MÊMES, CLAUDEL

CLAUDEL, s'arrête un moment à la vue de sa femme et de Georges. Puis, d'un accent où l'on devine une résolution réfléchie et douloureuse. — Tu es ici, naturellement. Rentre à la maison...

M^{me} CLAUDEL. — Non, mon ami, je ne rentrerai pas avant de t'avoir dit...

CLAUDEL. — Tais-toi, ne mens pas, c'est inutile. Pourquoi s'abaisser encore ?... J'ai toutes les preuves que m'ont livrées son imprudence et la tienne. J'arrive de la poste où j'ai vu le bulletin. J'ai trouvé et lu les lettres que tu conserves. Rentre à la maison.

M^{me} CLAUDEL. — Non, mon ami, pas avant de t'avoir dit ici ce que je veux que tu saches, ce que je lui disais à lui-même tout à l'heure. Je ne veux plus vivre que pour obtenir mon pardon. Ce pardon, je te le demande devant lui, je te le répète. Une femme ne peut pas faire davantage. Je sais que j'ai démerité, que je ne suis plus digne d'être une mère. J'en suis une pourtant. Rappelle-toi, quand tu as voulu quitter Paris, t'expatrier, nous emmener. Est-ce que j'ai hésité à vous suivre, toi et le petit ? C'est la preuve pourtant que l'enfant a toujours compté pour moi plus que tout le reste. J'ai été coupable, je n'ai pas été dénaturée ; je te jure sur la tête de l'enfant que jamais plus je ne le reverrai, (Elle montre Georges.) que je ne lui écrirai pas, que je n'ouvrirai pas ses lettres, s'il m'écrit. Et, lui-même, il ne cherchera plus à me revoir, il ne m'écrit pas. Il n'a qu'à regarder autour de nous. Il verra que nous avons fait assez de ruines. Il essaiera de réparer ce qu'il peut réparer. Mais quoi qu'il fasse, il est mort pour moi. Tu aimes la justice. Tu as devant toi un pauvre être humain qui est tombé, qui veut se relever. Si tu ne l'y aides pas, il tâchera tout seul. Mais aide-le. Au moins donne-lui tes ordres.

CLAUDEL. — Rentre à la maison.

M^{me} Claudel sort.

Scène VI

CLAUDEL, GEORGES, puis PORTAL M^{me} PORTAL, BOURDELOT

Claudel va et vient dans la chambre sans regarder Georges. Celui-ci attend, immobile, dans l'attitude qu'il avait pour écouter M^{me} Claudel, les poings fermés, les yeux fous. Claudel parle enfin, toujours sans regarder Georges.

CLAUDEL. — Je voudrais voir M. Portal.

GEORGES, marchant sur lui. — Quoi qu'il arrive, monsieur, il est bien entendu que je reste à votre disposition.

CLAUDEL, comme s'il ne l'avait pas entendu. — Je voudrais voir M. Portal.

GEORGES, après une hésitation, va vers la porte du bureau de son père. — Mon père, M. Claudel te demande.

Entrent Portal, M^{me} Portal et Bourdelot. Claudel tire de sa poche une liasse de billets de banque qu'il jette sur la table.

CLAUDEL. — Je suis venu, Portal, vous rapporter cet argent, et vous poser une question. Oui ou non, avez-vous eu et dès hier la certitude... la preuve... enfin, saviez-vous que cet argent venait de votre fils ?

PORTAL. — Oui, je le savais.

CLAUDEL. — Vous l'avouez ? Ainsi, depuis vingt-quatre heures, vous saviez qui m'a envoyé ça, et pourquoi ? Et vous vous taisiez ? Et vous acceptiez que je me salisse les mains, sans le savoir, à cet argent donné par l'amant de ma femme ? Quel homme êtes-vous donc, Portal ?

GEORGES, s'élançant. — N'insultez pas mon père, monsieur, il n'y a que moi ici qui...

PORTAL, l'écartant. — Il n'y a que toi ici qui n'aies pas le droit de parler, après ce que tu as fait.

CLAUDEL. — Et dont vous vous êtes rendu complice, Portal. Ne me dites pas que vous avez voulu m'épargner. Pour l'homme de conscience que je suis, et je vous ai tant prouvé que j'en étais un,

la plus grande douleur c'est d'être atteint dans sa probité. C'est cela que vous auriez senti, Portal, si vous aviez été mon ami, comme j'étais le vôtre. Depuis six mois j'ai traversé des moments bien durs. Je me suis vu au bord de la faillite. J'ai eu la perspective de m'en aller là-bas au fond de l'Afrique, vivre médiocrement avec ma femme et mon fils. Tout à l'heure, à la poste, quand j'ai vu cette écriture, ça été un coup de couteau. Et puis il y a eu ma rentrée chez moi, quand on m'a dit que ma femme était sortie. J'ai su tout de suite que c'était pour venir ici. Et puis il y a eu le soupçon, ces lettres que j'ai cherchées, ce meuble que j'ai forcé, l'évidence. Là, j'ai vu rouge. Et si mon petit garçon n'était pas venu m'embrasser!... C'est une chose horrible aussi de ne pouvoir se faire justice, parce qu'on frapperait du même coup un innocent... Eh bien, jusqu'à ce matin, je me disais: « Mon cher Portal me reste », et maintenant, il faut que je me dise: « Portal aussi m'a trahi. » Je vous mettais si haut! Vous étiez pour moi le génie et la conscience, l'homme en qui l'on croit, à qui l'on est heureux de se dévouer; le chef dont on est si fier d'être le soldat! Et vous avez été déloyal envers moi. Ça, voyez-vous, c'est la déception suprême. Je vous aimais tant, Portal!

PORTAL. — Oui, Claudel, je devais vous avertir. Vous allez savoir pourquoi je ne l'ai pas fait. Mais, d'abord, lavons-vous tous de cette boue. (Il va pour prendre les billets de banque et s'arrête.) Prends ces billets de banque, Bourdelot, mets-les dans une enveloppe et va les porter à Mayence tout de suite.

BOURDELOT. — Sois tranquille, Portal. Où qu'il soit, je le trouverai. (A Claudel, en s'en allant.) Mais comprenez donc, Claudel, qu'il est aussi malheureux que vous.

PORTAL. — Oui, Claudel, voilà pourquoi je me suis tu, parce que celui-ci (Il montre Georges.) a eu cent mille francs de Mayence. Le non-lieu Delattre est le prix de cet ignoble marché.

CLAUDEL. — Et vous ne l'avez pas dénoncé!

PORTAL. — Dénoncez-le vous-même.

CLAUDEL. — Moi? Vous voudriez?... Pour que tout le monde sache...

PORTAL. — Vous voyez bien qu'on ne peut pas toujours tout faire.

CLAUDEL. — Vous ne l'avez pas dénoncé, et vous êtes encore ministre!

PORTAL. — Je ne le suis plus.

CLAUDEL. — Depuis quand?

PORTAL. — Depuis cet instant même. Dans une heure, j'aurai envoyé ma lettre de démission. J'hésitais. Vous venez de m'éclairer sur mon devoir... Et maintenant, vous allez me juger, Claudel. Non, je n'ai pas dénoncé ce malheureux. J'ai reculé, moi aussi, devant une honte publique, devant autre chose encore. Je suis père, j'ai été comme vous quand vous avez embrassé votre petit garçon. Je n'ai pas pu livrer mon fils, même à vous. Vous m'avez arraché l'affreux secret par cette plainte de votre amitié que la miennne n'a pas supportée. Ne doutez pas de moi. Claudel, n'en doutez jamais. Nous reverrons-nous maintenant? Je ne sais plus. Mais, avant de quitter cette maison, regardez-moi bien en face, Claudel, et entendez-moi dire: « Jamais je n'ai trahi l'amitié que je vous porte depuis tant d'années. » Dites-moi que vous me croyez, Claudel.

CLAUDEL. — Oui, Portal, je vous crois...

Il fait le geste de s'approcher de Portal pour lui prendre la main. Puis il regarde Georges, et il sort sans avoir pu achever son mouvement.

Scène VII

M^{me} PORTAL, PORTAL, GEORGES

PORTAL. — Il m'aura coûté même cet ami. Ah! qu'il s'en aille! Je suis à bout.

GEORGES, s'avançant. — Mon père! (Portal le regarde sans répondre.) Mon père, c'est vrai, je suis bien coupable. Et je ne peux même pas prendre sur moi toutes les conséquences de ma faute. Me dénoncer, ce serait te déshonorer et déshonorer une autre personne encore. Je t'ai vu insulté tout à l'heure à cause de moi. Et tu m'as refusé le droit de te défendre. Maintenant, à cause de moi encore, c'est ta carrière brisée, l'œuvre de ta vie interrompue. Oui, je suis bien coupable. Mais je suis aussi bien malheureux. Cette femme que j'aimais passionnément, je l'ai vue s'en aller d'ici, tout à l'heure, en s'échappant de moi comme d'un malfaiteur. Je l'ai perdue. Tout ce qu'un homme peut souffrir sans mourir, je le souffre depuis hier. Je ne me suis pas tué pourtant, parce que j'ai compris que tu voulais que je vive. Je vivrai, pour racheter. Dis-moi seulement comment tu veux que je rachète, mon père. Dicteme mon devoir. Si pénible qu'il soit, je l'accomplirai.

Silence de Portal.

M^{me} PORTAL. — Tu ne lui réponds pas, mon ami? Les conséquences de ce qu'il a fait sont terribles. Mais il ne les a pas voulues. Si jamais il y eut un crime passionnel, c'est le sien. Il n'y a rien de bas dans ses mobiles. Les crimes passionnels, je t'ai toujours vu donner raison aux jurés qui les acquittaient. Sois juste pour ton fils, c'est moi qui te le demande. Impose-lui une épreuve. Mais ne le laisse pas partir ainsi.

Silence de Portal.

GEORGES. — Si, maman, je dois partir, et comme il veut que je parte. Je lui fais horreur, tu le vois. Et c'est ça qui est juste. Je lui obéirai. Je quitterai la France. Je travaillerai. Je lui prouverai que l'homme de responsabilité est né en moi. (A sa mère.) Demande-lui seulement qu'il me permette d'espérer que, si je fais ce que je dis, dans un an, dans cinq ans, dans dix ans, il m'appellera de nouveau son fils. (Silence de Portal.) Il ne me dit rien?... Adieu, maman!... (Ils s'étreignent.) Sois forte pour que je sois fort. Tu vois bien que je ne peux pas rester!

Il marche vers la porte.

PORTAL. — Georges! (Georges se retourne. Portal lui tend les bras.) Embrasse-moi. (Il l'embrasse, puis sauvagement.) Et va-t'en!

Scène VIII

PORTAL, M^{me} PORTAL, puis BOURDELOT

Georges sort. Portal et sa femme restent longtemps immobiles sans se regarder. Le silence est interrompu par l'arrivée de Bourdelot. M^{me} Portal en le voyant lui fait un signe de désespoir et quitte la pièce.

BOURDELOT. — Il est parti?

PORTAL. — Oui.

BOURDELOT. — Portal, est-ce possible?

PORTAL, l'interrompant d'un geste. — Mayence a l'argent?

BOURDELOT. — Oui. Je l'ai trouvé à sa banque. C'est fait. Mais Georges?

PORTAL, allant à son bureau. — Tu veux donc m'ôter mon calme? J'en ai besoin pour écrire ma lettre de démission.

BOURDELOT. — C'est décidé? Tu démissionnes?

PORTAL. — Oui.

BOURDELOT. — Mais ensuite?

PORTAL. — Comment, ensuite?

BOURDELOT. — Oui, demain, après-demain, que vas-tu devenir?

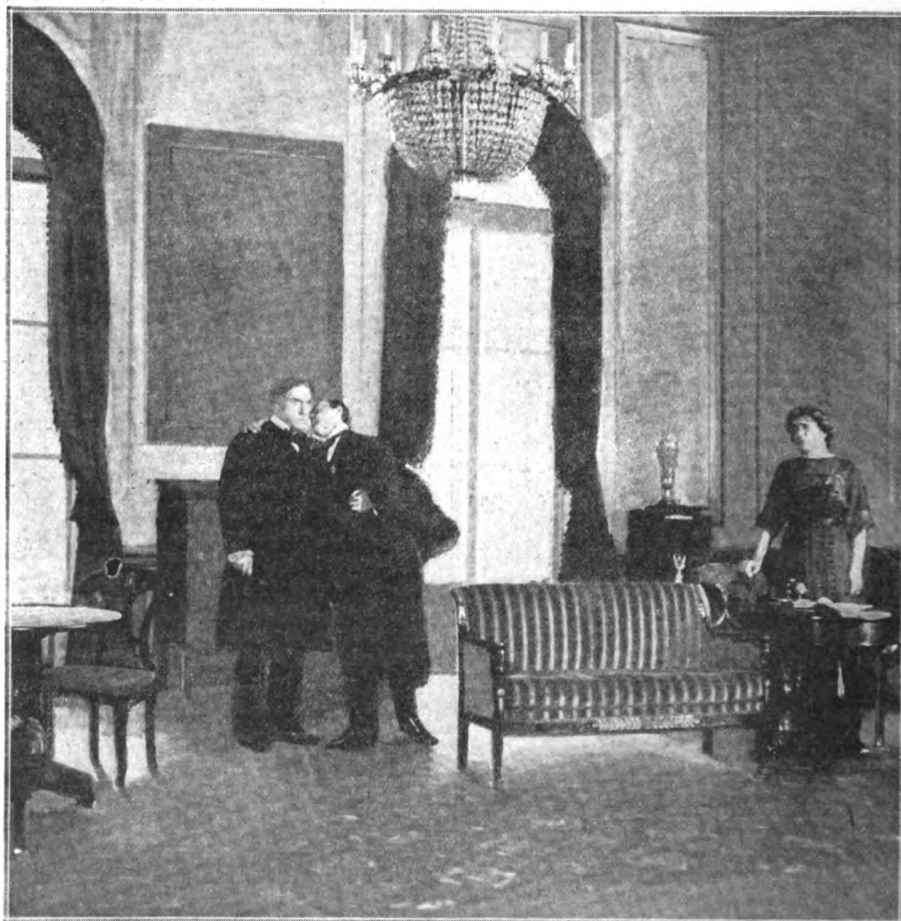
PORTAL. — Je ne sais pas. Je voyagerai avec ma femme. Cette affreuse crise est dénouée dans les

faits. Elle ne l'est ni dans mon cœur, ni dans ma pensée. Il y a mon fils et il y a ma doctrine. Pour Georges, je ne peux rien qu'attendre. Pour ma doctrine, pour ce qui a été la foi de ma vie, c'est autre chose. Il faut que j'y voie clair en moi, que je sache si je n'ai traversé qu'un drame d'émotion, ou si vraiment, en me heurtant à la famille, j'ai rencontré une vérité que j'avais méconnue.

BOURDELOT. — Et alors?

PORTAL. — Alors, si c'est une vérité et que je l'aie méconnue, je le dirai hautement. C'est notre héroïsme à nous, les hommes d'idées, de les aimer assez, les idées, pour oser crier quand nous nous sommes trompés: « Je me suis trompé! » Mais laissez-moi écrire. (Il écrit pendant que Bourdelot le regarde.) « Monsieur le Président de la République... »

RIDEAU



Portal. Georges.

M^{me} Portal.

SCÈNE VII. — Portal: « Embrasse moi... Et va-t'en! »

de son théâtre — ne se borne pas à peindre des caractères ; il veut que de leur conflit jaillisse une vérité d'ordre général... Il y a là deux éléments liés et cependant distincts : la tâche du psychologue, la tâche du philosophe ou du moraliste. Beaucoup d'auteurs, aujourd'hui, ne se préoccupent guère de jouer ce dernier rôle. Au contraire, ils se défendent de prouver quoi que ce soit ; ils se contentent d'observer les mœurs sans les juger et de regarder agir leurs personnages. (Notez qu'ils donnent tout de même à ceux-ci une signification, une couleur, et qu'ils laissent, malgré eux, transparaître la conception théorique qu'ils se font de l'homme et du monde, et qu'il est très difficile de rester neutre et de n'avoir aucune opinion.) M. Bourget n'use point de ces moyens discrets. Il dit à haute voix ce qu'il a à dire. Il proclame sa doctrine. Cette méthode a l'avantage de la netteté, de la clarté. Elle a aussi l'inconvénient d'imprimer à l'œuvre un je ne sais quoi de didactique et d'abstrait. Voilà l'écueil. L'auteur du *Disciple* est doué d'un sens critique trop fin pour ne pas l'apercevoir. Il a essayé de l'éviter en s'efforçant de faire vivre avec intensité ses figures. »

Et M. Adolphe Brisson conclut en disant qu'il y a d'ailleurs dans cette pièce — au second acte — une situation exceptionnellement pathétique, humaine, développée avec un art sobre et puissant.

M. François de Nion écrit dans *l'Echo de Paris* :

« Tout le clavier des émotions humaines est ici parcouru par l'art d'un écrivain théâtral, dans la pleine possession de ce métier dont on dit tant de mal quand on ne l'atteint pas, qui est indispensable à toute manifestation scénique et constitue pour le talent et la pensée le plus merveilleux et le plus souple organe. »

Et M. Robert de Flers, examinant aussi, dans la *Liberté*, la facture même de cette pièce et les conditions dans lesquelles son auteur dut la composer, rappelle ce que M. Paul Bourget disait lui-même au cours d'une de ses études sur le théâtre : « Il y a dans chaque partie de l'art une beauté technique. Elle réside tout entière dans un tour de main difficile, le plus souvent inintelligible au profane, qui ravit les initiés et atteste une science achevée de l'exécution. » M. Robert de Flers poursuit alors :

« Ce sens achevé de l'exécution, M. Paul Bourget, dans le second acte du *Tribun*, nous a prouvé à quel point il le possédait, — et comment, tout en exprimant les idées et les théories qui lui sont chères, il savait aménager une situation et en exprimer tout le pathétique de la façon la plus complète et la plus directe. Il est rare — j'imagine que ce cas est à peu près unique — qu'un romancier célèbre en abordant le théâtre n'affecte point un certain mépris du métier, qui le conduit d'ailleurs fréquemment à un résultat incertain. Est-ce à dire que

dans les pièces de M. Paul Bourget on ne voit point parfois percer la méthode du romancier ? Je n'oserais l'affirmer, mais il est curieux de remarquer que ce n'est jamais dans les scènes essentielles, mais plutôt dans celles où s'échafaudent les préparations abondantes jusqu'à l'excès, ou encore dans celles où s'élabore le dénouement. En revanche, les scènes maîtresses, pour lesquelles l'œuvre a été écrite, sont essentiellement et uniquement le fait d'un dramaturge rare et puissant, dont un ignorant pourrait fort bien dire : « L'homme qui a écrit cela est si parfaitement doué pour le théâtre qu'il ne pourra jamais composer un roman. »

M. Georges Boyer écrit dans le *Petit Journal* :

« *Le Tribun* est une œuvre noble, passionnée, captivante, dont il est impossible de ne point subir le charme. »

M. Nozière, dans *l'Intransigeant*, souligne, comme tant d'autres, ce fait qu'en écrivant des pièces M. Paul Bourget n'a pas seulement pour but de nous émouvoir par des intrigues ingénieuses ou passionnées :

« Sa tâche est plus élevée ; il considère que les planches sont la tribune, et il y débat les problèmes sociaux... »

Et M. Nozière fait remarquer que, ce qui caractérise la polémique de M. Paul Bourget, c'est qu'elle s'efforce d'être impartiale, et que cette qualité n'apparut jamais plus clairement que dans *le Tribun*.

Quelques autres critiques, et notamment MM. Léon Blum, J. Ernest-Charles, Camille Le Senne, ont cherché à dissocier pour les étudier de part et d'autre les deux éléments dont est composée cette œuvre : le drame proprement dit, l'armature scénique, et les idées qu'elle développe, la philosophie qu'elle exprime ; ils pensent que celles-ci parent le drame d'une indéniable grandeur, d'une évidente beauté morale mais sans ajouter à son intérêt propre qui eût été de toutes façons et de par la seule ingéniosité des péripéties, de par la seule force des situations, très vif et très poignant.

Et M. Léon Blum, par exemple, conclut ainsi :

« M. Bourget a souhaité sans doute que de sa pièce *le Tribun* on pût tirer une conclusion d'ordre social ; mais, beaucoup plus que dans *la Barricade* ou que dans *Un Divorce*, il a voulu qu'elle fût avant tout une pièce. Et c'est assurément à sa qualité dramatique, mise en valeur par l'extraordinaire maîtrise de M. Guitry, qu'elle a dû tout son succès. »

C'est à peu près aussi l'opinion de M. Félix Duquesnel, qui écrit dans *le Gaulois* :

« Voici une pièce intéressante à coup sûr, avant tout, parce que c'est « autre chose », et que sa violence voulue, raisonnée, est la résultante d'une situation poignante, à laquelle nous

prenons part en nous associant aux angoisses du héros de l'action. Ça n'est pas une œuvre politique ou sociale, comme le titre le pourrait faire croire, mais une sorte de drame intime où, par accident, se trouve aux prises l'idée de l'individualité contre l'idée de la famille, où les théories collectivistes entrent en lutte avec les éternels principes qui régissent la vie sociale, auxquels on ne peut se dérober, sous peine de tomber dans le chaos. »

Tandis que M. Jean Drault juge au contraire, dans *la Libre Parole*, que ce sont bien des idées qui se livrent bataille dans cette œuvre :

« Et de ce que le conflit est plus noble et plus élevé que ceux qu'on nous a montrés, au théâtre, en ces derniers temps, il n'en aboutit pas moins à un deuxième acte vivant, violent, passionné ; où le pathétique et la douleur humaine coulent à pleins bords. »

Le critique de *l'Autorité* est du même avis que le critique de *la Libre Parole* :

« M. Paul Bourget ne craint pas, lui, de mettre des honnêtes gens sur la scène et, chose plus rare encore, par les temps qui courent, c'est à un personnage représentant des idées en opposition absolue avec les siennes, qu'il prête le plus beau caractère de loyauté et d'intégrité qui ait été vu depuis longtemps au théâtre. Cela ne manque pas de bravoure. »

« ... Ainsi M. Paul Bourget a réalisé ce tour de force de faire une pièce d'action et de puissante émotion dramatique qui soit en même temps une pièce d'idées. »

* *

L'interprétation est à peu près parfaite. M. Lucien Guitry, toujours admirable, semble avoir donné dans le rôle du tribun la mesure absolue de sa maîtrise simple et puissante, qui le met incontestablement au premier rang des acteurs contemporains, qui l'égale indubitablement aux plus grands des acteurs dont la renommée nous soit parvenue à travers la mémoire des hommes. M. Lérant a campé de façon pittoresque et très vivante un brave bohème, videur de bocks et fumeur de pipes, et M. Joffre a figuré un type de grand industriel avec toute la carrure convenable ; M. Jean Dax et M. Mosnier et M. Baron fils ont composé des silhouettes, très différentes, et très justes, d'homme d'affaires louche, d'honnête commerçant et de ministre médiocre ; M. Henry Lamoignon a tenu, avec discrétion, le rôle du fils du tribun.

Les rôles féminins n'ont, au cours de ces trois actes, qu'une importance secondaire. M^{lle} Henriette Roggers a bien la séduction un peu nerveuse qu'il fallait à son personnage, et M^{mes} Grumbach, très digne, Terka-Lyon, très charmante, Ellen-Andrée, très « nature », méritent également des éloges sans restrictions.

GASTON SORBETS.

LE THÉÂTRE ILLUSTRÉ DU PNEU

ONZIÈME TABLEAU

L'AUTRE DANGER

— " Au moins, avez-vous une chambre de rechange ? "

— " Parbleu ! Me croyez-vous si novice qu'une stupide crevaison puisse me prendre au dépourvu ! "

Ainsi nous parlait un chauffeur qui, sur le bord de la route, démontait un pneu crevé, tandis que, de notre voiture, nous lui offrions nos services. (Il roulait sur Michelin's et, dame... la fibre paternelle vibrait !)

Il dit... et ouvrit son coffre à outils.

Un bidon d'huile mal bouché s'y vidait goutte à goutte. Il l'enleva, puis un bidon d'essence, puis

une clef anglaise, puis un étau à main, puis tout un arsenal de leviers fourchus.

Il remua encore quelque ferraille et

atteignit enfin un objet souple et rougeâtre qu'il tira péniblement à lui, du geste du forain qui brasse la guimauve fraîche ou de l'athlète qui s'entraîne à l'exerciceur : c'était **sa chambre de rechange**. Mais combien changée !

En la jetant toute neuve dans le coffre, pêle-mêle avec bidons et outils, il n'avait pas prévu **l'autre danger**.

La gomme, à de tels contacts, avait été mâchée, percée, en trois endroits. Avant d'avoir jamais roulé, cette chambre était inutilisable et nécessitait une réparation. la pose de deux manchons, **qui majorerait d'un tiers environ son prix d'achat**.

Le chauffeur se voyait condamné par surcroît à rentrer à plat, donc à **tuer une enveloppe**.

Fort heureusement nous avions des pneus de mêmes dimensions et nos rechanges, à nous, étaient en bon état. Nous eûmes donc le plaisir de tirer notre client d'embarras... et, comme pénitence, de lui faire lire à la page 67^{bis} de son *Guide Michelin 1911* :

" Les chambres à air de rechange doivent être enfermées dans des sacs imperméables..... "

MICHELIN